

ici & là



LA CITÉ DU SOLEIL

TOMMASO CAMPANELLA



ou

Idée d'une république philosophique



F. THOMÆ CAMPANELLÆ
Appendix Politicæ
C I V I T A S
S O L I S



I D E A
REIPUBLICÆ PHILO-
SOPHICÆ.

FRANCOFVRTI
Typis Egenolphi Emmelii, Impensis vero Godofredi
Tambachii, Anno Salutis
M. DC. XXIII.

> [Préface de Louise Colet](#)

> [La Cité du Soleil, le texte de Campanella](#)

> [Documentation en ligne](#)

> Éditions de référence :

- *Voyages aux pays de nulle part*, une anthologie de Francis Lacassin aux éditions Laffont, collection bouquin.

> [Google Book](#), *Œuvres choisies de Campanella, précédées d'une notice*, Paris, Lavigne, 1844.

[Variantes orthographiques.](#)

Préface*

Louise Colet

- 1842 -

**Malgré le tour romanesque de ce travail sur Campanella, chaque description de lieu, chaque fait historique chaque date, chaque détail sont scrupuleusement vrai.*

Incipit

I [Sur la côte de la Calabre qui se baigne dans la mer Ionienne...](#)

II [Campanella avait vingt ans quand Telesio mourut](#) ; ce n'était plus un adolescent incertain de la route qu'il devait suivre ; sa vocation était arrêtée...

III [Les premiers jours de l'année 1600](#), de cette même année où Giordano Bruno fut brûlé vif publiquement à Rome, Campanella était conduit à Naples et incarcéré au château de l'Œuf, « roche consacrée aux tyrannies secrète », comme il le dit lui-même dans ses vers...

IV [Dans un cachot du château de l'Œuf](#), « fosse humide et infecte », selon l'expression du supplicié, les bourreaux de l'Espagne épient les aveux de Campanella...

V [À cette époque, vivait à Aix](#), capitale de la Provence, Claude Fabry de Peiresc, conseiller au parlement...

VI [À peine Campanella venait-il de débarquer à Marseille](#), que la voiture de Peiresc arriva pour le conduire à Aix...

VII [À Paris, Campanella descendit chez le frère de son libérateur](#), monseigneur de Noailles, évêque de Saint-Flour...

I

Sur la côte de la Calabre qui se baigne dans la mer Ionienne, à peu de distance de Catanzaro, pays célèbre par la beauté des femmes, on découvre, à une lieue du rivage, la petite ville de Stilo ; elle est groupée pittoresquement sur la cime d'une colline qui s'étend au versant d'un mont très élevé, appelé le mont de Stilo ; ce grand roc, aux sommets ards et majestueux, est un fragment de la haute chaîne de montagnes qui court de l'occident à l'orient et forme une ramification des Apennins. La colline où s'élève Stilo et le mont qui l'abrite sont coupés par une gorge étroite et profonde où s'engouffre le Stillaro, fleuve qui prend naissance dans ces montagnes et reçoit, en fuyant, mille petites sources dont les courants tombent en cascades de différents côtés ; le fleuve, ainsi grossi, marche plus rapide et va se jeter bruyamment dans la mer, à la droite de Stilo. Les bords de l'encaissement du fleuve sont ombragés par de grands pins, des houx sauvages, des plantes grimpantes qui descendent des rochers, s'enlacent, se serrent et suspendent leurs tissus sur les eaux. Au printemps, quand chaque plante a ses feuilles, chaque liane ses fleurs, le rivage du Stillaro est un lieu plein de fraîcheur et de recueillement. Le vieux couvent des Dominicains de Stilo se cache dans cette solitude; le mont lui sert d'abri, le fleuve coule à ses pieds et, du plateau sur lequel il s'élève, on n'a que la vue du ciel, et, au midi, l'immense horizon de la mer borné par les côtes de la Morée. Ce site a été admirablement choisi pour la méditation et la prière. À chaque pas, en Italie, on découvre de ces retraites religieuses où se conservaient, durant les siècles barbares, non seulement les lumières de la foi, mais aussi les connaissances les plus élevées de l'esprit humain.

En 1585, par une soirée de mai, chaude et sereine comme le sont les soirs de printemps en Italie, un jeune novice de l'ordre des Dominicains était assis sous un bouquet d'arbres du jardin claustral, qui descendait jusqu'aux rives du fleuve ; il lisait attentivement dans un grand livre posé sur ses genoux ; une de ses mains tournait les feuillets, l'autre soutenait sa tête puissante, dont l'expression méditative annonçait un esprit mûri par l'étude. À voir ce vaste front couronné de cheveux noirs et crépus, et que quelques plis sillonnaient déjà, ces yeux ardents comme des flammes, cette bouche sérieuse, enfin l'expression générale de ce visage, on eût pu donner trente ans au jeune novice, et pourtant il en avait à peine dix-sept ; mais, à cet âge où les autres hommes touchent encore à l'enfance, il avait devancé les années par la force et l'étendue de son intelligence. Le livre qu'il lisait avec une religieuse attention était *la Somme de saint Thomas d'Aquin*, de ce célèbre dominicain appelé *l'Ange de l'École*. Dans ce livre, un des plus grands monuments de l'esprit humain au Moyen Âge, le jeune novice voyait avec admiration se dérouler un système entier de morale et de politique, système qui avait pour base la suprématie de l'intelligence sur la force, de l'autorité spirituelle du chef de l'Église sur la puissance matérielle des princes de la terre. L'Église était, à cette époque, la lumière des nations ; elle seule était digne de commander aux hommes en les éclairant.

Pénétré du véritable esprit de la charité chrétienne, saint Thomas avait osé défendre les Juifs voués aux persécutions et au mépris ; il montra combien ils étaient utiles au commerce et aux sciences, et réclama pour eux les droits de l'humanité. Plus le jeune dominicain avançait dans sa lecture, plus il était ravi par cette utopie d'un gouvernement ecclésiastique tel que l'avait imaginé saint Thomas ; il oubliait, dans son naïf enthousiasme, que l'Europe n'en était plus aux pontificats de Grégoire VII et d'Innocent III, que Rome avait été prise par Charles-Quint et que le pape, au lieu de commander aux rois, était presque à leur merci.

Le royaume de Naples était depuis longtemps sous la domination espagnole ; le joug étranger pesait surtout aux montagnards de la Calabre, et le jeune novice concevait déjà instinctivement l'espoir de coopérer à la délivrance de ses frères ; il pensait que l'Église libre et souveraine était appelée à briser les fers de sa patrie et à faire revivre, sous des lois paternelles, ce beau pays qui se mourait sous un gouvernement despotique. Le jeune novice qui rêvait ainsi se nommait Thomas Campanella.

Né d'une pauvre famille, dans le petit village de Stegnano, voisin de Stilo, il avait montré, dès l'âge de cinq ans, des facultés prodigieuses ; tout ce qu'il entendait dire autour de lui, dans les églises et à l'école, frappait sa jeune intelligence et l'appelait à la recherche des plus hautes connaissances humaines. Son imagination et sa mémoire s'éveillaient simultanément, et l'une lui faisait revêtir de formes heureuses les faits sans nombre que l'autre avait recueillis.

À treize ans, Campanella était poète et se livrait à l'étude avec ardeur et constance, mais aussi avec toutes les fantaisies d'un esprit libre et hardi ; il travaillait avec passion ; il eût voulu en une heure comprendre et définir ce que d'autres mettaient des années à concevoir ; sa jeune tête plia sous le poids de sa pensée. À quatorze ans, il faillit succomber à une fièvre cérébrale. Lorsqu'il fut guéri, son père, pour l'arracher à ses études obstinées, qui minaient son corps et dévoraient son âme, voulut l'envoyer à Naples apprendre la jurisprudence près d'un de ses oncles, professeur de droit dans cette ville. Le jeune Campanella refusa d'étouffer l'enthousiasme de son esprit sous les lourdes dissertations de la chicane ; il résista à la volonté de son père ; nulle puissance humaine n'aurait pu le contraindre, sa vocation était décidée. Encore tout enfant, il avait été admis à suivre les leçons d'un moine éloquent qui professait la philosophie dans le couvent des Dominicains de Stilo ; il se passionna pour cet enseignement ; il admira Albert le Grand comme il avait admiré saint Thomas. Tous deux étaient dominicains ; le jeune enthousiaste résolut de suivre leurs traces et d'aller même au-delà ; car, dès-lors, à son insu, il portait en germe l'esprit d'une philosophie nouvelle. C'est ainsi que l'amour de la science conduisit, dans le cloître de Stilo, Thomas Campanella.

Les couvents étaient alors l'asile des plus grands esprits. Chaque ordre religieux avait ses savants, ses philosophes, ses orateurs, et l'ordre des Dominicains fut longtemps un des plus célèbres ; mais, vers la fin du XVI^e siècle, la compagnie de Jésus commença à l'emporter en renommée et en puissance sur toutes les autres congrégations. Les Dominicains luttèrent contre cette rivalité menaçante et cherchaient à reconquérir leur ancienne autorité ; appréciant la capacité du jeune Campanella, ils l'accueillirent avec empressement et favorisèrent sa passion de savoir, dans l'espérance qu'il serait un jour un champion digne de relever l'honneur de leur corps. Libre de s'instruire, Campanella ne mit aucun frein à l'avidité de son esprit ; il voulut connaître toutes les sciences, même les sciences occultes. On raconte qu'un soir, comme le jeune novice se promenait dans le cloître du couvent de Stilo, un vieillard vêtu d'habits étrangers et parlant la langue hébraïque lui apparut ; Campanella fut captivé par cet homme qui lui sembla doué de facultés surnaturelles ; il demeura huit jours dans sa compagnie, et, à l'issue de ces conférences, le jeune novice se montra à ses frères, pâle, défait, et exprimant des pensées étranges qu'on ne lui avait pas connues jusque-là. Ce vieillard était un rabbin ; il avait initié Campanella aux sciences occultes, à l'alchimie, à l'astrologie et à la magie ; sciences aujourd'hui dédaignées, mais qui exerçaient alors l'inquiète activité des plus hautes intelligences.

Bientôt Campanella eut épuisé tout ce qu'on enseignait de son temps dans les écoles ; mais sa soif de connaître ne fut point assouvie. Les vers suivants sont comme le cri de détresse échappé alors de son âme.

Tous les livres que contient le monde ne sauraient rassasier mon avidité profonde. Que n'ai-je pas dévoré, et pourtant je meurs faute d'aliment!... Désirant et cherchant, je tourne en tous sens, et plus je comprends plus j'ignore... La science humaine ne lui avait laissé que le vide, la poésie le sauva de la sécheresse du savoir, et, plein de ravissement, il s'écrie dans des vers sublimes :

Sonnet.

Le monde est le livre où l'intelligence éternelle écrit ses propres pensées ; c'est le temple vivant qu'elle orna tout entier de statues vivantes, en y peignant ses actes et son image.

Afin que tout esprit y lise et en admire la beauté et l'ordonnance, pour ne pas être impie et qu'il puisse dire : J'accomplis la loi de l'univers en contemplant Dieu, qui est dans toute chose.

Mais nous, âmes attachées aux livres et aux temples morts, copies infidèles du livre vivant, nous les lui préférons.

O peines, combats, ignorance, fatigues et douleurs, avertissez- nous de notre erreur ! Ah ! retournons à l'original par l'intelligence de Dieu ! »

Galilée disait aussi : « La philosophie est écrite dans le grand livre de la nature!... » — C'est ainsi qu'une voie nouvelle était indiquée.

On sentait alors l'insuffisance de cette philosophie scolastique, greffée sur la philosophie d'Aristote, n'osant faire un pas sans s'appuyer sur l'autorité, et enchaînant l'esprit humain au lieu de le pousser en avant, ce qui est la mission de toute vraie philosophie.

Lorsque Campanella eut terminé ses études et prononcé ses vœux, les pères de Stilo l'envoyèrent à *San Giorgio*, couvent considérable de leur ordre. Là, bientôt une occasion se présenta où le jeune moine put faire ses preuves. Ainsi que nous l'avons dit, les couvents n'étaient pas seulement alors des associations religieuses, mais encore des écoles de sciences et de belles-lettres ; il était d'usage entre les ordres rivaux, de se porter des défis sur les questions de philosophie et de théologie. Le professeur de philosophie du couvent de San Giorgio fut invité par les Franciscains de Cozensa à venir défendre publiquement ses opinions philosophiques contre celles de leur ordre ; mais étant malade, le professeur ne put répondre à cet appel ; il envoya pour le remplacer Thomas Campanella. Lorsque le jeune dominicain, parut dans la salle du couvent des Franciscains où devait se livrer le docte combat, ce fut, dans tout l'auditoire, un murmure d'étonnement ! Comment cet écolier sans expérience oserait-il se mesurer avec ce vieillard rompu à toutes les arguties de la scolastique ? On attendait avec curiosité l'issue d'une pareille lutte.

Campanella intéressa d'abord l'auditoire par sa jeunesse et le captiva bientôt par son éloquence ; il battit son adversaire sur tous les points, et son triomphe fut d'autant plus complet, qu'il avait vaincu le Franciscain dans son propre couvent, au milieu des siens, tandis que lui était seul et inconnu. La foule qui l'entourait passa de l'étonnement à l'enthousiasme et fit au jeune moine une véritable ovation.

Les admirations publiques changent d'objet selon les siècles, mais elles se traduisent toujours sous les mêmes formes : c'est ainsi que les acclamations qui saluèrent Mirabeau à l'Assemblée constituante avaient salué, trois siècles avant, Abélard professant ses doctrines philosophiques sur la montagne Sainte-Geneviève ; l'entraînement était le même, les idées seules s'étaient transformées : de religieuses elles étaient devenues politiques.

Dans ces fêtes de l'esprit, l'Italie était alors plus enthousiaste encore que la France, et l'auditoire qui entourait le jeune Campanella le comparait, avec admiration, aux philosophes les plus célèbres du Moyen Âge ; quelques hommes, plus éclairés que la foule, s'écrièrent que l'esprit de Telesio avait passé dans ce jeune moine. Telesio ! ce nom frappait pour la première fois Campanella. Quel était ce Telesio que l'on exaltait autour de lui ? il s'informe, il questionne avec vivacité. On lui apprend que Bernardino Telesio est un philosophe de Cozensa, qui professa longtemps la philosophie naturelle à Naples. Telesio avait voulu combattre renseignement servile d'Aristote et arracher l'esprit humain aux lisières de la routine ; mais le clergé persécuta le novateur et proscrivit sa doctrine. Pour vivre en paix, Telesio se réfugia dans sa ville natale ; il y fonda une académie libre, appelée de son nom *Academia Telesiana*.

Campanella brûle de connaître Telesio ; il s'enferme, il lit ses ouvrages, et il y trouve avec bonheur l'expression des idées nouvelles qu'il sentait fermenter dans son âme. Il se passionna pour ce grand esprit, duquel Bacon a dit plus tard : « Nous admirons Telesio, nous le reconnaissons comme un ami de la vérité, comme le réformateur de plus d'un préjugé, et comme le premier des hommes nouveaux ! »

Plein de sympathie pour le penseur, Campanella se sent attiré vers l'homme ; il demande à connaître ce vieillard octogénaire qui descendait alors au tombeau, frappé par la douleur d'avoir perdu son fils unique ; mais il ne pouvait voir Telesio sans la permission de ses supérieurs, et les Dominicains s'opposèrent à cette entrevue. Sans doute, ils redoutaient que l'âme ardente du jeune moine ne s'enflammât pour les doctrines hardies du vieillard.

Par un enchaînement bizarre dans l'histoire de l'esprit humain, la philosophie païenne d'Aristote était devenue, sous le nom de philosophie scolastique, celle du monde chrétien. Aristote était le symbole de l'autorité ; l'attaquer, c'était attaquer le clergé qui se retranchait derrière lui pour empêcher l'irruption d'une philosophie nouvelle !

Campanella nous parle lui-même, dans ses écrits, de la douleur que lui causa cette défense de ses chefs : « J'ai habité, dit-il, la ville où a vécu le grand Telesio, et il ne m'a pas été permis d'entendre ses préceptes de sa bouche, ni de le voir vivant. » Et ailleurs : « Entre tous, j'ai aimé ce Telesio qui tira ses doctrines de la nature ; des choses et non des vains discours des hommes. »

Campanella était encore à Cozensa, lorsqu'un soir les cloches de la cathédrale lui annoncèrent qu'un homme illustre venait de mourir ; bientôt le nom de Telesio vola de bouche en bouche, et le jeune moine versa des larmes en songeant que celui qu'il avait tant aimé, sans le connaître, avait quitté le monde. Il suivit silencieusement la foule qui se portait à l'église, et, plein de douleur, il se recueillit et pria à l'écart. Quand les curieux se furent écoulés, il resta seul dans l'église comme le gardien naturel de ce mort vénéré. La bière où reposait Telesio était placée sur une estrade dans une chapelle de l'église ; les murs étaient tendus de noir : des cierges brûlaient autour du catafalque ; la sainteté du lieu, la solitude, le silence, la froideur sépulcrale de l'enceinte, tout concourait à rendre ce moment plus solennel. Le jeune moine s'approcha du cercueil, sa main tremblante souleva le drap mortuaire qui cachait le corps, et il put contempler Telesio. La tête grave du vieux philosophe, rendue plus grave encore par le sceau de la mort, était ombragée d'une chevelure blanche ; ses traits rappelaient ceux de Charles-Quint : comme ce prince, il avait le front haut, le nez aquilin et une barbe taillée en pointe ; ses yeux, avant que la mort les eût à jamais fermés, étaient vifs, son regard plein de pénétration et de volonté. Campanella examina longtemps en silence ce visage immobile, qui

ne pouvait lui donner aucun signe de bienvenue, puis ; s'inclinant avec respect, il baisa ce front glacé, foyer éteint, siège vide de la pensée. — « L'âme n'est plus là, » murmura-t-il, et s'age-nouillant, il médita jusqu'à l'aube sur la destinée de l'homme.

Oh ! sans doute, ce fut durant cette veillée funèbre qu'il évoqua le génie de Telesio et lui demanda ses lumières comme un héritage auquel il avait droit ; sans doute, alors, son avenir se prépara mystérieusement dans son âme.

En brisant, à l'exemple de Telesio, les entraves de la scolastique, il comprenait qu'il briserait celles qui enchaînaient l'esprit humain, et qu'il ramènerait l'homme à la dignité de la raison ; la philosophie ne pouvait être éternellement une vaine spéculation propre à exercer les intelligences oisives de l'école ; elle devait devenir une science positive, si je puis m'exprimer ainsi, destinée à répandre parmi les hommes l'esprit de tolérance et de liberté.

Depuis que Christophe Colomb avait découvert l'Amérique et que Luther avait détaché de l'Église la moitié du monde chrétien, l'esprit de recherche envahissait l'Europe ; esprit terrible avec lequel Campanella lutta, sans doute, pendant ces heures solennelles. Enfant du passé, fils de l'Église, il se demanda, peut-être avec effroi, s'il pouvait, sans impiété, porter une main hardie sur les voiles de sa mère ; le spectre des révolutions lui apparut, mais il pensa, ainsi qu'il nous le dit lui-même : « Que l'esprit nouveau ne pouvait être dangereux ni pour l'Église, ni pour l'État, mais que les innovations faites avec lumière pouvaient rendre la religion et le gouvernement plus parfaits, et attirer à eux jusqu'aux dissidents!... »

Génies inquiets, précurseurs aventureux de la science moderne, non ! Telesio et Campanella ne furent pas de froids rêveurs, des spéculateurs sans portée ; ils conçurent l'application en même temps que la doctrine. Ce fut, sans doute, la prévision d'une ère nouvelle qui fit dire à Campanella ces magnifiques paroles : « Les siècles futurs nous jugeront, puisque le siècle présent crucifie ses bienfaiteurs ; mais ils ressusciteront le troisième jour du troisième siècle ! »

Qui saura jamais toutes les pensées qui s'agitèrent dans l'âme du jeune dominicain durant cette nuit mémorable ? Qui pourra affirmer que ce ne fut pas alors qu'il conçut le projet d'affranchir son pays du joug étranger ? Qui pourra nier qu'en sentant la nécessité de la liberté de l'intelligence, il ne sentît aussi que la liberté politique devait en être le résultat. Campanella avait en lui du philosophe et du tribun, et peut-être, dès lors, s'agitait sous sa robe de moine l'esprit de Savonarola.

Quand le jour parut, avant de quitter la chapelle funéraire, il écrivit sur le cercueil les quatre vers suivants :

Telesio les traits de ton carquois
Ont détruit la troupe des sophistes,
Mis en déroute le tyran des esprits
Et affranchi la vérité.

Cet esprit de libre examen était le premier pas vers l'émancipation des peuples.

II

Campanella avait vingt ans quand Telesio mourut ; ce n'était plus un adolescent incertain de la route qu'il devait suivre ; sa vocation était arrêtée. Ses supérieurs lui ordonnèrent de quitter Cozensa : ils redoutaient pour lui l'influence du souvenir de Telesio ; mais, en s'éloignant, Campanella ne put oublier celui qu'il appelait son maître ; il emportait avec lui son esprit.

Deux ans après il défendait publiquement à Naples les doctrines de Telesio. Antonio Maria, Napolitain, avait mis sept ans à écrire un livre contre Telesio, Campanella ne mit pas sept mois pour le réfuter.

L'éloquence chaleureuse du jeune moine, son immense érudition et sa lumineuse logique le faisaient triompher dans toutes les luttes de ce genre. Un jour il débarqua à Naples ; fatigué de la traversée, n'ayant pris aucune nourriture, il passe devant un couvent de Franciscains ; c'étaient les antagonistes de son ordre. Il entre ; on discutait publiquement dans le cloître sur des sujets théologiques ; il se glisse au milieu de la foule, il attaque tour à tour les orateurs les plus exercés, les terrasse, les anéantit, et se retire triomphant. Toujours vainqueur dans ces combats de l'esprit, il était devenu la terreur des ordres rivaux, et les Dominicains eux-mêmes finirent par en être jaloux. Ils ne lui pardonnaient pas d'avoir déserté la vieille philosophie pour en propager une nouvelle, ils l'accusèrent d'orgueil et presque d'hérésie, et Campanella, ne pouvant vivre en paix à Naples, dans le couvent de son ordre, fut chercher un abri chez le marquis Lavello son ami. Sans rompre le joug du cloître, il s'en affranchit assez pour voyager librement. Il parcourut toute l'Italie, et partout il se lia avec les plus grands esprits de son siècle. À Naples, il connut Della Porta ; à Venise, Sarpi ; à Florence, Galilée ! Durant dix ans, il tint en haleine la curiosité publique, battant en brèche les idées reçues, et répandant des idées nouvelles. À Padoue, il eut de grands triomphes scientifiques, et l'ombrageuse Venise s'alarma de son influence. L'un des Médicis, Ferdinand Ier, duc de Toscane,¹ le protégea et chercha vainement à le fixer dans ses États ; rien ne put l'arrêter. Entraîné vers un but inconnu, il traversa l'Italie, laissant partout des traces lumineuses de son passage ; mais, insatiable de gloire, il ne se sentait pas honoré à l'égal de sa valeur ; il s'accusait aussi lui-même et sentait que ses œuvres étaient inférieures à ses pensées. Dévoré par une orageuse inquiétude qui le pousse à l'action, Campanella fuit les grandes cités, où il n'a pu trouver la renommée éclatante et souveraine que rêvait son ambitieuse jeunesse, et il se retire dans la petite ville de Stilo.

Il avait alors trente ans ; le XVI^e siècle finissait, le Moyen Âge était expirant, une ère nouvelle allait commencer pour le monde, et Campanella, en se retrouvant dans ce couvent de Stilo, où nous l'avons vu, treize ans auparavant, jeune novice plein de foi et d'amour pour l'humanité, se demandait s'il avait accompli sa mission ici-bas, et s'il n'avait rien à faire pour ce peuple qu'il retrouvait dans la misère et dans l'abjection ? L'esprit de Telesio n'avait porté en lui que des fruits stériles, de vaines spéculations de l'intelligence ! Quelles étaient ses œuvres ? Du haut de sa solitude, il regardait les populations qui souffraient à ses pieds et il rêvait pour elles une vie moins rude, un travail plus facile, plus de lumière et plus de liberté. Une active charité l'animait à la délivrance de ses frères ; il comprenait que la mission de

¹ Voir, dans les lettres, celle adressée par Campanella à l'un des successeurs de ce prince.

l'homme sur la terre est de se dévouer pour le bien de tous et non de se consacrer à la poursuite égoïste d'une gloire solitaire.

N'est-ce pas une chose digne de remarque, que ce fut du cloître que sortit l'esprit de rénovation ? Enfants de la solitude et de la science, Luther, Savonarola, Giordano Bruno et Campanella conçurent, dans la retraite et la méditation, leurs plans de réforme. Asservis à la règle, pour occuper leur intelligence passionnée, ils n'avaient pas la guerre, l'amour, l'ambition des carrières civiles, et détachés pour eux-mêmes des intérêts humains, ils comprenaient mieux ce qu'il y avait à faire pour le bonheur de l'humanité.

De retour à Stilo, que faisait Campanella ? retiré dans son monastère, il s'occupait en apparence de sciences, et revenait à la poésie, source oubliée de sa jeunesse ; il composait une tragédie sur la mort de Marie Stuart. Mais là n'était pas son âme ; il la donnait tout entière à la préparation de son grand dessein, qu'il était parvenu à faire partager aux moines de son couvent et à répandre dans les cloîtres voisins.

Une des faiblesses de l'esprit de Campanella, ou plutôt de l'esprit de son temps, était la croyance à l'astrologie. Les astres avaient annoncé à Campanella une révolution en Calabre pour l'année 1600, et il voulut, dit-on, profiter du concours des astres pour renverser le gouvernement espagnol, et substituer à la monarchie une république sage et éclairée qui, dans la pensée du moine, était une théocratie². La *langue* et les *armes* devaient opérer des prodiges : par la *langue*, il fallait prêcher la liberté ; par les *armes*, établir des institutions nouvelles.

Le moment ne pouvait être plus favorable pour une insurrection. La Calabre était remplie de condamnés au bannissement ; des contributions excessives et réitérées pesaient sur le peuple ; tout était prêt pour la révolte. Stilo était dévoué à Campanella, qui prêchait la liberté sur les hauteurs où se réunissaient les conjurés. Un ami de Campanella, dominicain comme lui, le père Denys Ponzio de Nicastro, avait gagné Catanzaro à la conspiration ; il propageait l'esprit de révolte, peignait Campanella comme un envoyé de Dieu ; il exhortait le peuple « à ressaisir sa liberté, à mettre fin aux vexations des ministres du roi, qui vendaient à prix d'argent le sang humain et écrasaient les pauvres et les faibles. »

Plus de trois cents moines augustins, dominicains et cordeliers suivirent l'exemple de Campanella et de Ponzio ; un grand nombre de prédicateurs se répandirent parmi le peuple et le préparèrent au soulèvement. On devait exterminer les Jésuites³, qui, disait-on, altéraient les pures doctrines de l'Évangile pour les faire servir au despotisme des princes.

Une partie de la noblesse napolitaine et plusieurs évêques appuyèrent cette audacieuse et sublime tentative de tout un peuple revendiquant sa nationalité. On le voit, la conjuration était formidable. Pour renforcer les populations de la Calabre, on comptait aussi sur le concours d'une armée navale turque commandée par le vizir Assan-Cicala. Ce Cicala était né en Calabre ; jeune encore, il en était parti pour fuir la persécution espagnole ; il avait passé en Morée, s'était fait Turc et était parvenu au rang de vizir ; il venait aujourd'hui aider à la

² C'est là aussi la pensée qui a inspiré l'utopie d'une fédération européenne, présidée par le Pape, dans le livre du Pape, par J. de Maistre. Quelles conséquences diverses ces deux esprits opposés on su tirer de la même idée !

³ Plus tard, dans un de ses écrits, Campanella chercha à persuader au pape et aux princes chrétiens de détruire l'ordre des Jésuites.

délivrance de son pays. L'âme de la conjuration était Campanella ; il se faisait appeler *Messie* ; il dirigeait les opérations sur tous les points, et, après le succès, il devait être le législateur du nouveau gouvernement.

La conjuration devait éclater au mois d'août 1599. Deux traîtres se trouvèrent parmi les conjurés et la Calabre resta esclave.

Cyprien, auteur protestant, et le dominicain Echard, tous deux historiens de Campanella, ne donnent aucun détail sur cette conjuration ; mais Pietro Giannone, auteur d'une histoire de Naples, rapporte les faits que nous venons de raconter, d'après les pièces manuscrites de la procédure de Campanella et de ses complices, pièces que l'on conservait de son temps dans les archives de Naples⁴.

Campanella, dans tous ses écrits, garde le silence sur cette époque de sa vie. Dans son utopie sociale, la *Cité du Soleil*, on trouve la phrase suivante : « Un grand philosophe, mal gré les tortures que ses ennemis lui ont fait endurer durant quarante heures, n'a pu être contraint à dévoiler une syllabe de ce qu'il avait résolu de taire. » Tobias Adamus, ami de Campanella, fait allusion à cette conjuration dans une préface d'un livre de Campanella, et Gabriel Naudé⁵ qui fut aussi l'ami du moine de Stilo, dit, en parlant des législateurs qui, pour en imposer au peuple, se dirent les envoyés de Dieu « Guillaume Postel en voulut faire de même en France et, depuis peu encore, Campanella dans la haute Calabre; mais il n'en purent venir à bout ! »

Les deux hommes qui trahirent leurs frères et empêchèrent la délivrance du royaume de Naples étaient nés Catanzaro ; ils se nommaient *Fabio de Lauro* et *Giovanni Battista Bilbia*.

Averti du danger ; le comte de Lemos, alors vice-roi de Naples, envoya en Calabre Charles Spinelli, avec ordre de s'emparer de tous les conjurés et de les conduire à Naples sur quatre galères. Deux des prisonniers furent écartelés vifs sur les galères mêmes ; on voulut par cet exemple terrifier les autres et leur arracher des révélations. Ponzio de Nicastro fut arrêté en habit séculier ; quant au chef de la conjuration, Thomas Campanella, il était parvenu à s'enfuir déguisé en paysan, accompagné de son vieux père, le seul homme à qui il pût se fier parmi ce peuple dont il avait voulu la liberté et qui, aujourd'hui, l'aurait livré à ses oppresseurs.

Ils errèrent pendant plusieurs jours dans les montagnes de la Calabre, et, par une chaude soirée de septembre, haletants, exténués, sans argent et sans ressources, ils arrivèrent sur le rivage de la Roncella, d'où ils apercevaient les côtes voisines de la Sicile. Une barque était là ;

⁴ Ces pièces n'ont pu être retrouvées de nos jours.

⁵ Voici la traduction de six vers que Gabriel Naudé a faits sur le portrait de Campanella :

C'est là la figure de cet homme extraordinaire ;
L'art a égalé la nature ;
Ses yeux sont deux torches flamboyantes,
Sa tête est divisée en sept régions inégales*
Celui qui différait tant des autres hommes
Ne pouvait leur ressembler par la figure.

*Cette bizarre structure de la tête de Campanella, dont il parle lui-même dans plusieurs passages de ses écrits, aurait été de nos jours une étude curieuse pour les adeptes de la science de Gall.

en moins d'une heure elle pouvait transporter Campanella à l'autre bord, le rendre à la vie ; à la liberté ! Le batelier avait consenti à la traversée, mais il demandait pour salaire une somme que les fugitifs n'avaient pas. « O malheureux Campanella, dit un auteur contemporain, faute de quelques misérables écus, tu n'as pu te sauver ! »

Accablé de douleur, le père de Campanella fait cacher son fils dans la cabane d'un pêcheur, puis, malgré ses vieux ans, il court sur le rivage pour chercher une autre barque. Pendant son absence, Campanella regardait avec anxiété autour de lui ; son geste, son regard trahissaient son inquiétude. Le pêcheur, qui avait la ruse du lazzarone italien, soupçonne quelque mystère ; il quitte à la hâte sa chaumière et court faire part de ses doutes à Fabrizio Caraffa, gouverneur de la Roncella. Caraffa aurait pu sauver le proscrit, mais il le livra, lié comme un malfaiteur, à Charles Spinelli, commissaire du vice-roi. Pour récompense de cette action, Caraffa fut fait prince par Philippe III, roi d'Espagne.

Ce dut être une heure de douleur poignante pour Campanella que celle où il fut livré à la vengeance du gouvernement espagnol ! Il aimait le peuple ; le rêve de sa vie avait été de lui donner plus de bonheur et plus de liberté, d'éclairer et de façonner son esprit grossier ; et, aujourd'hui, c'était par un homme du peuple, par un misérable pêcheur qu'il se voyait vendu à ses ennemis !

Sans doute le souvenir de ce moment d'angoisse lui inspira plus tard le sonnet suivant, empreint d'une poésie énergique et sombre, dont la traduction affaiblit le sentiment.

Le peuple est une bête changeante et grossière qui ignore ses forces et supporte les coups. et les fardeaux les plus lourds ; il se laisse guider par un faible enfant qu'il pourrait renverser d'une seule secousse.

Mais il le craint et le sert dans tous ses caprices ; il ne sait pas combien on le redoute et que ses maîtres lui composent un philtre qui l'abrutit.

Chose inouïe ! il se frappe et s'enchaîne de ses propres mains, il se bat et meurt pour un seul de tous les *carlini* * qu'il donne au roi.

Tout ce qui est entre le ciel et la terre est à lui ; mais il l'ignore, et si quelqu'un l'en avertit, il le terrasse et le tue.

* *Petite monnaie napolitaine*

Vaincu, enchaîné sur cette galère espagnole qui le conduisait à Naples, que ne souffrit pas alors Campanella ! Il avait perdu sa destinée, c'était plus pour lui que d'avoir perdu la vie.

Comme Moïse, comme Numa, comme Mahomet et « même comme le Christ, » dit un auteur contemporain, il avait espéré être le législateur d'un peuple. — Il avait échoué ! et, peut-être, horrible idée, il ne laisserait aux hommes que la mémoire d'un aventurier. Hélas ! il ne prévoyait pas qu'un long martyre réhabiliterait sa gloire dans la postérité.

III

Les premiers jours de l'année 1600, de cette même année où Giordano Bruno⁶ fut brûlé vif publiquement à Rome, Campanella était conduit à Naples et incarcéré au château de l'Œuf, « roche consacrée aux tyrannies secrète », comme il le dit lui-même dans ses vers. La plupart des conjurés arrêtés étaient des prêtres et des moines ; ils dépendaient de la juridiction ecclésiastique et ils demandaient à être jugés par elle. Le nonce du pape intervint auprès du gouvernement espagnol, mais il ne put rien obtenir et se vit forcé à devenir le complice des bourreaux du vice-roi. Le chef de l'Église n'était plus indépendant, et d'ailleurs Campanella avait à Rome de puissants ennemis ; les Jésuites qu'il avait voulu proscrire cherchèrent à se venger, et Campanella nous apprend lui-même que le père général de cet ordre lui fit dire un jour, qu'il était persécuté moins pour avoir conspiré contre l'Espagne, que pour s'être mis en guerre avec la compagnie de Jésus.

Durant dix ans, il avait sapé les vieilles doctrines ! Durant dix ans, par la hardiesse de son enseignement, il avait amassé sur sa tête la haine de tous les corps religieux, et lorsque l'orage

⁶ Giordano Bruno était né à Nola. Il entra tout jeune chez les Dominicains ; des doutes religieux et philosophiques lui tirent quitter son ordre et fuir l'Italie. Après qu'il eut parcouru l'Europe, conféré avec Théodore de Bèze et Calvin, le désir de revoir l'Italie l'attira à Venise. Il fut livré, en 1598, à l'inquisition, transféré à Rome, condamné comme hérétique, et brûlé le 17 février 1600.

Bruno a laissé un grand nombre d'ouvrages philosophiques et littéraires écrits en latin et en italien ; quelques poésies fort remarquables se trouvent mêlées à ses œuvres en prose.

Voici deux sonnets qui donneront une idée de cet esprit à la fois sérieux et railleur.

Sonnet.

Depuis que j'ai ouvert mes ailes au désir glorieux, plus je vois l'espace sous mes pieds, plus je me livre au vent rapide qui m'emporte et je méprise le monde en montant au ciel.

La triste fin du fils de Dédale, loin de me faire faiblir, me fait monter plus résolument encore. Je sais bien que je me briserai contre la terre ; mais quelle vie vaudra ma mort.

J'entends, dans les airs, la voix de mon propre cœur qui médite où m'emportes-tu, téméraire ?

Replie tes ailes, car une trop grande audace est rarement impunie.

Je lui réponds ? Pourquoi craindre une telle fin ! traversons courageusement les nues, et mourons satisfaits, si le ciel nous destine une mort illustre.

Sonnet.

À la louange de l'ânerie.

O sainte et béate ânerie, sainte ignorance, sainte sottise, bénigne dévotion qui seule rend les âmes plus satisfaites que ne sauraient le faire toutes les recherches de l'intelligence !

Aucune veille assidue, aucun labeur, aucune contemplation philosophique ne peut arriver jusqu'au ciel où tu fixes ta demeure.

Esprits investigateurs, à quoi vous sert d'étudier la nature et de connaître si les astres sont formés de feu, de terre ou d'eau.

La sainte et béate ânerie néglige tout cela ; car, les mains jointes et à genoux, elle n'attend son bonheur que de Dieu.

Rien ne l'afflige, rien ne la préoccupe, excepté le souci du repos éternel que Dieu daigne nous accorder après notre mort.

longtemps couvé éclata enfin, il vit tout ce que l'orgueil blessé des hommes peut enfanter de vengeance.

[Sommaire de la préface](#)

IV

Dans un cachot du château de l'Œuf, « fosse humide et infecte », selon l'expression du supplicié, les bourreaux de l'Espagne épient les aveux de Campanella ; ils sont là, nombreux et forts de leur force brutale, s'acharnant sur cet homme enchaîné à leurs pieds, seul, mourant, couvert de sang et laissant des lambeaux de chair aux instruments du supplice : pourtant il domine ses bourreaux par l'ascendant de son héroïsme et il les force à s'écrier : « qu'il est doué d'une âme plus que Spartiate ! » Écoutons-le raconter lui-même ce qu'il souffrit alors :

« J'ai été enfermé dans cinquante prisons et soumis sept fois à la torture la plus atroce, la dernière fois elle a duré quarante heures. Garrotté avec des cordes très serrées qui me déchiraient les os, suspendu, les mains liées derrière le dos, au-dessus d'un pieu de bois aigu qui m'a dévoré la sixième partie de ma chair et tiré dix livres de sang, au bout de quarante heures, me croyant mort, on mit fin à mon supplice; les uns m'injuriaient, et, pour accroître » mes douleurs, secouaient la corde à laquelle j'étais suspendu ; les autres louaient tout bas mon courage. Rien ne m'a ébranlé et l'on n'a pu m'arracher une seule parole.

Guéri enfin, par miracle, après six mois de maladie, j'ai été plongé dans une fosse. Quinze fois, j'ai été mis en jugement. La première fois, quand on m'a demandé : « Comment donc sait-il ce qu'il n'a jamais appris? A-t-il un démon à ses ordres ! » (on l'accusait de magie) j'ai répondu : « Pour apprendre ce que je sais j'ai usé plus d'huile que vous n'avez bu de vin. Une autre fois, on m'a accusé d'être l'auteur du livre des *Trois imposteurs*, qui était imprimé trente ans avant que je fusse sorti du ventre de ma mère.» On m'a accusé d'avoir les opinions de Démocrite, moi qui ai fait des livres contre Démocrite. On m'a accusé de nourrir de mauvais sentiments contre l'Église, comme doctrine et comme corps, moi qui ai écrit un ouvrage sur la monarchie chrétienne, où j'ai montré que nul philosophe n'avait pu imaginer une république égale à celle qui a été établie à Rome par les Apôtres. On m'a accusé d'être hérétique, moi qui ai composé un dialogue contre les hérétiques de notre temps. Enfin, on m'a accusé de rébellion et d'hérésie, pour avoir dit qu'il y a des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, contre Aristote qui fait le monde éternel et incorruptible. C'est pour cela qu'ils m'ont jeté, comme Jérémie, dans le lac inférieur, où il n'y a ni air, ni lumière. »

Du fond même de sa prison, il avait retracé, dans des vers, ses longues tortures. Le morceau suivant forme un tableau éloquent et sombre qui communique une douloureuse émotion.

« Voici douze ans que je souffre et que je répands la douleur par tous les sens. Mes membres ont été martyrisés sept fois, les ignorants m'ont maudit et bafoué, le soleil a été refusé à mes yeux, mes muscles ont été déchirés, mes os brisés, mes chairs mises en lambeaux ; je couche sur la dure, je suis enchaîné, mon sang a été répandu, j'ai été livré aux plus cruelles terreurs, ma nourriture est insuffisante et corrompue ; n'en est-ce pas assez, ô mon Dieu, pour me faire espérer que tu me défendras !

Les puissants de ce monde se font un marchepied des corps humains ; des oiseaux captifs de leurs âmes ; une boisson de leur sang ; de leur chair, une pâture à leurs cruautés, de leurs douleurs et de leurs larmes, un jeu pour leur rage impie ; de leurs os, des manches aux instruments de torture usés à nous faire souffrir ; et de nos membres palpitants, des espions et de faux témoins qui nous font nous accuser quand nous sommes innocents. Ils veulent que toute langue maudisse la vertu et exalte leurs vices ; mais, du haut de ton tribunal, tu vois tout

cela mieux que moi, et si ta justice outragée et le spectacle de mon supplice ne suffisent pas pour t'armer, que du moins, Seigneur, le mal universel t'émeuve, car ta providence doit veiller sur nous ! »

J. N. Erythraeus, auteur contemporain, raconte que « Campanella soutint, sans interruption, pendant trente-cinq heures, une torture si cruelle, que toutes les veines et artères qui sont autour du siège ayant été rompues, le sang qui coulait des blessures ne put être arrêté, et que, pourtant, il eut tant de fermeté durant cette torture, que, pas une fois, il ne laissa échapper un mot indigne d'un philosophe! »

On le voit, Campanella fatigua « et vainquit les tourments », ainsi qu'il nous le dit lui-même. N'espérant plus arracher un seul aveu à cette âme stoïque, après avoir lacéré son corps, les bourreaux abandonnèrent le martyr à la solitude d'une éternelle réclusion.

Une âme moins fortement trempée aurait succombé à tant de douleurs ; mais Campanella était à la fois philosophe et poète : il peupla le vide de sa prison des mondes de son intelligence ; il ne demanda pas sa grâce à ses persécuteurs, il ne sollicita que des livres, dit papier et des plumes, ce qu'il lui fallait pour nourrir son esprit et pour le répandre au dehors. Ses premiers écrits furent des vers. Le cri longtemps contenu de la chair et de l'âme déborda en poésie.

Sonnet.

Dans les fers et libre ; seul sans être seul ; gémissant et paisible, je confonds mes ennemis ; je suis fou aux yeux du vulgaire et sage pour la divine intelligence.

Opprimé sur la terre, je m'envole vers le ciel, la chair abattue et l'âme sereine ; et, quand le poids du malheur m'enfoncé dans l'abîme, les ailes de l'esprit m'élèvent au-dessus du monde.

Un combat dont l'issue est douteuse fait éclater le courage ; toute durée est courte au regard de l'éternité, et rien n'est plus léger que le plaisir le plus solide.

Je porte sur mon front l'image de l'amour du vrai ; sûr d'arriver heureux, avec le temps, là où, sans parler, je serai toujours compris.

À toutes les nations.

Habitants du monde, tournez les yeux vers l'intelligence suprême, et vous verrez à quel abaissement vous a réduits la tyrannie brutale parée du beau manteau de la noblesse et de la valeur !

Puis admirez les embûches de l'hypocrisie, qui fut d'abord un culte divin et une sainteté révéérée, et enfin le prestige des sophistes contraire à cette raison que je place si haut.

Contre les sophistes est venu le pénétrant Socrate ; contre les tyrans, Caton le juste ; contre les hypocrites, le *Christ*, flambeau céleste.

Mais il ne suffit pas de démasquer l'impie, l'imposteur et l'homme injuste ; il ne suffit pas d'avoir l'audace de courir à la mort, si tous nous ne rendons pas nos cœurs à la vraie sagesse.

À ces plaintes de la poésie succédèrent des études plus graves. Campanella consacra les longs jours de sa prison à d'immenses travaux ; proscrit du monde, il dicta au monde des codes de morale et de politique. Ce sont d'abord des représentations au comte de Lemos, vice-roi de Naples, sur les malheurs de la Calabre ; il dévoile les plaies saignantes qu'il a touchées de ses propres mains, et il indique les remèdes qui peuvent les fermer. C'est ensuite *l'Athéisme vaincu*, livre où la foi s'appuie sur les sciences. Il y a de tout dans cet ouvrage : l'auteur combat Machiavel (Machiavel, à l'exemple d'Aristote, prêtait des armes à tous les gouvernements) puis il donne à la médecine des idées nouvelles adoptées par les praticiens les

plus habiles de son temps. A cet ouvrage succède le livre de la monarchie d'Espagne, puis la *Cité du Soleil*, utopie politique, imitée de la *République* de Platon, mais plus empreinte d'amour et de sollicitude pour l'humanité. Dans la *Cité du Soleil* se révèlent les incessantes recherches du législateur pour arriver à la solution de cet éternel problème : l'égalité des hommes sur la terre ! L'organisation du travail, des études et du plaisir est réglée, dans cette rêverie sociale du moine dominicain, comme elle l'a été plus tard par Saint-Simon et par Fourier : ce qu'il y a de plus hardi et de plus généreux, dans les deux réformateurs modernes, a été emprunté à Campanella. Quelle âme, attristée de l'inégalité des hommes sur la terre et de la misère de la foule, insultée par le bonheur du petit nombre, ne s'est prise d'enthousiasme pour ces théories sociales qui démontrent, comme possible, le bien-être de tous, ou du moins l'amélioration de la destinée de chacun ? Mais, hélas ! les générations se succèdent en suivant le sillon tracé par les siècles ; elles n'osent s'élancer dans des voies inconnues, et traitent de rêves ce qui n'a pas été⁷.

Campanella écrivit encore, durant sa longue captivité, une foule d'ouvrages que nous n'aurions pas la prétention d'apprécier. Du fond de son cachot, cet homme extraordinaire remplissait l'Europe de son nom ; il confiait ses manuscrits à deux de ses amis⁸ qui les faisaient imprimer en Allemagne, d'où ils se répandaient en France, en Angleterre et en Italie.

Campanella avait passé sept ans dans les fers, lorsque le pape Paul V demanda sa liberté au gouvernement espagnol. Le vice-roi refusa ; l'Église ne donnait plus d'ordres, elle en recevait.

Libre dans les fers, comme il le dit lui-même, Campanella oubliait ses persécuteurs et se livrait aux sympathies de son génie ; c'est ainsi qu'il écrivit et publia une défense de Galilée, accusé et persécuté, comme lui, et qui comme lui, peut-être, a subi la torture⁹ ? Noble élan d'une grande âme ! Il méprise pour lui-même le danger, il ne craint pas d'irriter ses ennemis, et il proclame la vérité attaqué dans les découvertes de Galilée.

Les années se succédaient ; plusieurs vice-rois de Naples étaient morts, d'autres avaient été remplacés par l'Espagne. Campanella languissait toujours en prison ; il jouissait pourtant d'une sorte de liberté ; il pouvait correspondre avec les hommes fameux de son siècle, et, de toute part, arrivaient au moine captif des preuves de sympathie et d'admiration. Un des Stuarts, Jacques Ier, était en correspondance avec lui. Gassendi, philosophe français, que nous retrouverons dans le cours de notre récit, entretenait avec le prisonnier un échange de dissertations philosophiques ; noble controverse ou deux grands esprits se prêtaient

⁷ Le difficile est aussi de trouver un peuple préparé à recevoir une généreuse utopie. On pourrait appliquer à plus d'une nation l'exemple de la femme du Médecin malgré lui, battue par son mari et contente d'être battue ; plus d'un peuplées! satisfait de ses chaînes et les rive lui-même. La promesse de quelque bien-être matériel et des faveurs dont dispose tout gouvernement, endorment le peuple et l'aveuglent sur ses véritables intérêts ; d'autrefois, ce sont de vieux préjugés ou des levains de superstitions qui empêchent de marcher en avant. La France elle-même, le pays le plus enclin à s'enflammer aux idées de progrès, la France n'est que partiellement disposée à mettre en pratique l'esprit de perfectionnement social qui a préoccupé et qui préoccupe encore toutes les grandes intelligences. Il suffit de parcourir quelques départements, pour se convaincre de ce défaut d'unité et d'esprit public. C'est là le côté faible de notre patrie.

⁸ Deux savants allemands, Tobias Adamus et Schoppe. Ce même Schoppe avait assisté au supplice de Bruno.

⁹ M. Libri a avancé cette opinion dans une élude sur Galilée, publiée par la Revue des deux mondes.

amicalement leurs lumières. On permettait aussi à Campanella de recevoir ses amis et les étrangers qui demandaient à le visiter. Depuis dix-neuf ans il était en prison, et les rigueurs des premiers temps s'étaient adoucies ; mais une circonstance bizarre lui attira de nouvelles persécutions.

En 1619, Don Pietro Giron duc d'Ossuna, était vice-roi de Naples ; c'était, selon les historiens de l'Espagne, un prince grand soldat, ennemi des gens de cour et ami des pauvres¹⁰ ; il diminua les impôts du peuple et le défendit contre l'oppression des nobles, usant envers ceux-ci d'une sévère justice. Le duc d'Ossuna aimait Campanella, il le visitait souvent dans sa prison, et s'éclairait, pour gouverner, de ses lumières et de ses conseils. On dit que, séduit par le génie entreprenant du moine dominicain, il conçut, à son instigation, le dessein hardi de se rendre indépendant de l'Espagne et de former du royaume de Naples et de la Calabre, une monarchie nationale dont il aurait été le chef. Une pareille ambition devait plaire à Campanella : voir son pays échapper à la domination de l'Espagne et redevenir un état libre avait été le rêve de toute sa vie, la source de toutes ses infortunes. On tient à une espérance qui a tant coûté, et si Campanella ne suggéra pas au vice-roi son généreux projet, il est indubitable qu'il dut l'encourager.

Ce fut une nouvelle déception dans la destinée de Campanella. Le duc d'Ossuna rompit avec la métropole, mais il ne put lui résister ; il fut chassé de Naples par les troupes coalisées de l'Espagne et des États du pape, et une prison plus rigoureuse punit Campanella des vœux qu'il avait formés pour l'affranchissement de sa patrie.

Deux ans après, en apprenant la mort du pape Paul V, qui seul avait sollicité sa grâce auprès de l'Espagne, Campanella s'écria douloureusement : « Je ne quitterai la prison qu'avec la vie ! »

Mais, la même année, Philippe III, roi d'Espagne, mourut, et quelque espérance rentra dans l'âme du prisonnier. L'archevêque de Catanzaro, Innocent-Maxime, intercéda pour lui auprès du nouveau pontife, Urbain VIII, qui, après cinq ans de négociations, obtint enfin sa délivrance. Le roi d'Espagne donna des ordres au duc d'Albe, alors vice-roi de Naples, et le 15 mai 1626, après vingt-six ans de prison, Campanella fut mis en liberté.

Le pape, pour arracher le philosophe à Ses bourreaux, rappela qu'ayant été accusé d'hérésie, Campanella dépendait de sa juridiction ; et, sous prétexte de le faire mettre en jugement, il lui assigna pour demeure, à Rome, la prison de l'Inquisition.

Mais ce n'était là qu'une réclusion apparente ; Urbain VIII, qui détestait les Espagnols, fit à leur victime l'accueil le plus affectueux. Vieilli par les souffrances, brisé par les tortures, Campanella devait espérer la paix pour les jours qui lui restaient à vivre ; il ne put l'obtenir : cette âme ardente ne devait se reposer que dans la mort. À peine arrivé à Rome, il vit se réveiller contre lui les haines longtemps endormies : ses nombreux écrits servirent de prétexte

¹⁰ Un jour le duc d'Ossuna, en passant devant une barrière où l'on pesait des fruits pour prélever l'impôt, dégaina son épée et coupe les cordes de la balance, disant que les fruits de la terre devaient être libres ; c'était là une idée de Campanella. Un des complices du duc d'Ossuna fut Genuino qui, trente-sept ans plus tard, dirigea la conspiration de Masaniello et dicta de terribles ordonnances contre la noblesse ; sans doute ce Genuino avait été lié avec Campanella. On dirait qu'il érigea en lois les théories de la politique du moine de Stilo. Le duc d'Ossuna mourut dans les prisons de l'Espagne.

aux attaques des corps religieux ; son livre sur *Le Sens des choses*, œuvre d'une raison calme et d'une observation lumineuse, le fit accuser d'hérésie par les fanatiques. Une nouvelle persécution le menaça. Mais Campanella retrouva toute l'énergie de sa jeunesse pour défendre ses doctrines contre ses ennemis ; il s'appuya sur l'autorité des Saintes Écritures, sur l'étude de la nature et sur les écrits de tous les philosophes, concluant qu'une philosophie nouvelle était nécessaire et que le Christ lui-même l'avait indiquée. Cette réfutation de Campanella fut triomphante ; le pape se prononça pour lui et, le 7 avril 1629, il lui permit de sortir de la prison de l'Inquisition où il avait passé plus de deux ans, et lui donna dans Rome une entière liberté. Cette action du pape fut louée par toute l'Europe ; les ouvrages de Campanella et ses malheurs en avaient fait l'objet de l'intérêt universel. Gabriel Naudé, bibliothécaire de Louis XIII, remercia publiquement Urbain VIII, au nom de la science, d'avoir protégé Campanella et de lui avoir rendu la liberté.

La France avait toujours montré de la sympathie au moine proscrit. Le comte de Noailles, qui était à cette époque ambassadeur à la cour de Rome, se plaisait à le voir dans l'intimité, à écouter le récit de ses infortunes et à lui répéter que si jamais la persécution l'atteignait encore, il trouverait en lui un ami et un protecteur.

La France et l'Espagne étaient alors ennemies ; Richelieu et Olivares régnaient sur les deux nations profondément divisés par des intérêts rivaux ; les ambassadeurs des deux cours représentaient à Rome leurs dissensions ; la haine naturelle des Espagnols contre Campanella s'accrut encore de la protection que le comte de Noailles lui accordait. Ils se liguèrent contre lui, criant au scandale de ce que le pape laissait librement circuler dans Rome, « cet homme impie, cet hérétique, cet agitateur de l'État et de la foi. Que parle-t-on de Luther et de Calvin c'est une dérision, répétaient-ils ; Rome nourrit dans son sein un serpent bien plus dangereux ! » L'esprit de fanatisme allait s'exaltant et Campanella, pour échapper à ses ennemis qui menaçaient de devenir ses assassins, fut forcé de se réfugier dans l'hôtel même de l'ambassadeur de France ; la haine des Espagnols l'y poursuivit.

« Jamais, dit un auteur contemporain, on ne vit, pour un pauvre moine infirme, tant de rage et de fureur... » Irrités d'avoir perdu leur proie, un jour les Espagnols ameutèrent la populace romaine devant l'hôtel de l'ambassadeur de France ; la foule demande à grands cris Campanella, elle vocifère des imprécations et des menaces de mort. Le comte de Noailles avait prévu cette heure de violence : « Fuyez ! dit-il à Campanella, ma voiture vous conduira hors de Rome ; allez, la France vous est ouverte ! » — Campanella hésitait, l'exil était pour lui une douleur nouvelle à laquelle il eût voulu dérober sa misérable vie ; mais les menaces de la foule redoublaient, le péril était imminent. En cet instant, un envoyé du pape arrive chez l'ambassadeur : « Fuyez ! dit-il, à son tour ; le pape n'est pas maître de la colère populaire ; il vous aime, mais il ne peut vous défendre. » Le souvenir de sa longue captivité et la crainte de nouvelles tortures décidèrent Campanella : il revêtit l'habit d'un frère mineur et s'abandonna à son protecteur. Le comte de Noailles lui remit une bourse pleine d'or, une lettre pour Richelieu et une autre pour son frère, évêque de Saint-Flour, puis, le conduisant par une porte secrète, il le fit monter dans sa voiture et, le recommandant à la Providence, il lui dit adieu. Caché dans le carrosse armorié de l'ambassadeur, Campanella sortit de Rome sans danger et alla s'embarquer pour la France.

À l'âge où la patrie est le plus chère, où la terre natale paraît plus douce pour se reposer à jamais, il allait en pays étranger finir le peu de jours qui lui étaient comptés. Mais la France, ce n'était pas l'exil, c'était dès lors le foyer des lumières et des sentiments généreux ; la France de Richelieu touchait à celle de Louis XIV, et déjà se levait cette ère glorieuse de l'esprit

humain. Corneille écrivait *le Cid* et Descartes méditait ses grands travaux ; Bossuet, Pascal et Molière étaient des adolescents sublimes. La poésie, l'éloquence et la philosophie allaient s'unir pour faire de cette grande nation le flambeau du monde ; avant d'être dans les institutions, l'esprit de liberté se répandait dans les intelligences.

Le sentiment de douleur et de regret qui avait serré le cœur de Campanella, lorsqu'il quitta le sol de l'Italie, s'adoucit durant la traversée de la Méditerranée dont les eaux calmes et limpides unissaient, comme une ceinture flottante ; sa patrie à la France ; et, lorsque le navire qui portait le fugitif toucha au port de Marseille; Campanella descendit sur le rivage hospitalier le front joyeux, l'âme sereine; il se sentait vraiment libre.

C'est à vous que je dois la liberté » l'honneur et la vie, » écrivit-il aussitôt au comte de Noailles ; la ligue des puissants au mépris de Dieu, du droit et de la justice, pour gagner par des brigues honteuses la faveur du roi d'Espagne, après que le duc d'Albe lui-même m'avait déclaré innocent m'a de nouveau persécuté. Ils ont agi, en apparence, par zèle pour la monarchie, en réalité pour pouvoir abuser à leur gré des richesses du royaume. Pendant qu'ils préparaient ma mort, par la violence et par la ruse, vous, en me sauvant, vous avez fait ce que n'avaient pu faire ni Rome tout entière, ni la sainteté d'un pontife plein de sciences, de vertus et de justice, gardien de l'innocence et ami de la sagesse ; vous seul, tandis que mes ennemis assiégeaient votre demeure et m'espionnaient d'une manière infâme, vous les avez trompés en employant d'ingénieux prétextes; vous m'avez donné le temps de fuir, sous un déguisement, par une issue secrète, et de me sauver dans votre propre voiture, et vous m'avez adressé, avec des lettres, de votre main, à des princes et à leurs ministres, jusqu'à ce que j'aie pu parvenir en sûreté dans les états du roi très chrétien.

[Sommaire de la préface](#)

V

À cette époque, vivait à Aix, capitale de la Provence, Claude Fabry de Peiresc¹¹, conseiller au parlement ; né d'une des plus grandes familles du comté, il montra dès sa jeunesse un penchant très vif pour les sciences, les lettres et les arts ; après avoir fait de brillantes études, il voyagea durant plusieurs années en Italie, en Angleterre et en Hollande, et se lia avec tous les hommes célèbres de son temps. De retour à Aix, où le rappelait sa famille, il continua jusqu'à sa mort à entretenir des relations avec les plus grands esprits de l'Europe. Bayle appelait Peiresc « le procureur général de la littérature. » C'était en effet un des plus nobles

¹¹ « Dans la biographie universelle et dans plusieurs autres biographies on a accusé Peiresc d'avoir signé, comme membre du parlement, l'arrêt qui condamnait à mort Gaufridi, prêtre bénéficiaire de Marseille, brûlé vif à Aix, comme sorcier, sur la place des Prêcheurs, en 1611. Cet arrêt été imprimé plusieurs fois et l'on n'a jamais mentionné, dans ces copies, les noms des membres, du parlement d'Aix qui l'ont rendu. Les historiens gardent le même silence à cet égard ; cependant la minute de cet arrêt est encore dans les registres du parlement déposés aux archives du greffe de la cour royale d'Aix. On y lit les noms des quatorze juges qui siégèrent dans cette affaire et celui de Peiresc ne s'y trouve pas ; nous croyons donc pouvoir affirmer que Peiresc n'a point concouru à la condamnation de Gaufridi ; d'ailleurs, nous avons constaté qu'il ne signait jamais du nom de Peiresc comme magistrat. Les arrêts rendus dans les procès dont il est rapporteur et qui se trouvent dans les registres, portent seulement cette signature : N. C. Fabry. Il paraît donc certain que Peiresc n'a pris aucune part à cette affaire et, par conséquent, ne s'est pas trouvé dans le cas d'y donner légalement son avis.»

Nous devons cette note à la bienveillance de notre compatriote M. Roux Alpliéran, dont l'érudition est une véritable autorité pour tout ce qui concerne l'histoire de la ville d'Aix.

représentants d'une époque où le besoin des choses intellectuelles devint une passion, comme l'avait été, dans les siècles précédents, la carrière des armes.

Érudit profond, archéologue exercé, numismate ingénieux, esprit universel, Peiresc était sollicité sans relâche par le désir de connaître. Quoique sa fortune ne fût pas considérable, pour satisfaire ses nobles goûts, il envoyait à sa solde, en Asie, en Égypte et dans le Nouveau Monde, des courtiers littéraires qu'il recommandait aux consuls des divers pays ; et de tous côtés lui arrivaient des marbres antiques, des médailles, des manuscrits et des livres rares, des plantes et des animaux peu connus. Il avait aussi des relations avec toutes les contrées du monde, mais il aimait surtout l'Italie ; la Provence touche à ce beau pays et le rappelle par son ciel. Peiresc entretenait une correspondance avec Urbain VIII et le cardinal Barberino. Lorsque Galilée fut persécuté, il écrivit en sa faveur à tous ses amis de Rome et insista auprès du cardinal pour obtenir sa liberté¹² ; il lui représentait quelle tache ce serait un jour pour l'Italie d'avoir mis dans les fers un si grand génie ; il adressait en même temps à Galilée des consolations sur ses malheurs et des éloges sur ses découvertes. Durant ses longues prisons, Campanella fut aussi l'objet de la sollicitude de Peiresc ; il reçut de lui des lettres affectueuses qui, comme celles de Gassendi, apprenaient au moine proscrit la sympathie qu'il inspirait en France. Peiresc et Gassendi étaient liés d'une étroite amitié ; le philosophe passait la moitié de sa vie chez le magistrat ; ils faisaient ensemble des études de philosophie et des observations astronomiques. Ils étaient tous les deux à Aix lorsque Campanella toucha le rivage de France, et ils se disposèrent à recevoir l'exilé avec tout le respect et tout l'intérêt dus à ses longs malheurs.

[Sommaire de la préface](#)

VI

À peine Campanella venait-il de débarquer à Marseille, que la voiture de Peiresc arriva pour le conduire à Aix, où l'attendaient quelques jours de bien-être et une de ces fêtes du cœur et de l'esprit si rares dans la vie du pauvre moine. Après tant de souffrances, le corps brisé par l'âge, les tortures et les privations, il se trouva hébergé et fêté d'une manière qui lui rappelait, disait-il, l'hospitalité offerte à Saladin, dans un des contes de Boccace. Un carrosse doux et rapide le conduisit sans fatigue jusqu'à la porte de la demeure de Peiresc. C'était un de ces vastes et beaux hôtels, maisons princières, dont la ville d'Aix est encore toute peuplée. La cour était encombrée de marbres rares, et Peiresc avait réuni dans les salles et les galeries des médailles, des gravures et des tableaux de prix ; il avait chez lui un sculpteur, un graveur et un peintre ; il aimait à leur faire reproduire des monuments, des figures d'animaux et parfois le portrait des hommes qui lui étaient chers. Rubens, en allant en Italie, lui avait donné quelques

¹² *Lettre de Peiresc au cardinal Barberino* : Je ne saurais vous cacher, lui écrivait-il en 1630, que je recevrai tout ce que vous pourrez obtenir de sa Sainteté, en faveur de Galilée, vénérable vieillard, comme si c'était fait pour mon propre père. Je vous adresse à cet effet les plus humbles prières, car je suis beaucoup plus jaloux de l'honneur de ce pontificat et de la prudente administration de votre éminence, que de la conservation de ma propre vie. Je suis certain que l'indulgence sera conforme aux vœux des plus nobles esprits de ce siècle, qui éprouvent tant de compassion pour la sévère punition infligée à Galilée ; le parti contraire courrait grand risque d'être jugé défavorablement et pourrait même un jour être comparé à la persécution que Socrate éprouva dans sa patrie, persécution blâmée par les autres nations et jusque par les descendants de ses persécuteurs.

instants, et Van Dick avait peint lui-même le noble visage de Peiresc souriant à ses nombreux amis. Au faite de cette demeure s'élevait un observatoire d'où Peiresc et Gassendi étudiaient le cours des astres. Une des façades avait vue sur un magnifique jardin botanique où se trouvaient les plantes les plus précieuses : le jasmin de l'Inde, le lilas de Perse et celui d'Arabie, le papyrus d'Égypte, le laurier rose, le myrte à larges feuilles, toutes ces fleurs qui, de nos jours, sont devenues vulgaires, étaient alors des raretés qu'on ne trouvait en France que dans le jardin du roi et dans celui de Peiresc¹³.

Ce furent des jours d'enchantement pour Campanella que ceux qu'il passa à Aix auprès de Peiresc et de Gassendi. Ainsi qu'il l'écrivait lui-même à ses amis d'Italie, « il se reposa le corps et l'esprit » et tous les soins d'une tendre amitié lui furent prodigués. Durant la matinée, il parcourait avec les deux amis le jardin botanique, et le soir ils faisaient ensemble, à l'observatoire, des découvertes d'astronomie. Un jour (en octobre 1634), ils purent observer la rencontre de Mercure et du soleil, et ce fut, pour ces trois hommes qui avaient la passion de la science, une véritable fête. Ils échangèrent ainsi pendant un mois de nobles jouissances, de grandes idées, des sentiments généreux et de touchantes effusions de cœur. Ils agitèrent entre eux toutes les questions philosophiques que se propose éternellement l'esprit humain ; Campanella, qui avait tant souffert pour avoir tenté d'édifier une philosophie nouvelle, avait, comme destructeur des vieilles doctrines, toute la sympathie de Gassendi ; mais là seulement étaient les affinités de ces deux esprits. Chose étrange, Gassendi, sorti ainsi que Campanella d'un corps religieux, fut en France le fondateur de la philosophie sensualiste¹⁴. Les doctrines spiritualistes du moine de Stilo repoussaient celles de Gassendi comme vaines et insuffisantes pour expliquer le principe des choses ; parfois les plus vives discussions s'élevaient entre eux, et Campanella retrouvait l'énergique éloquence de sa jeunesse pour combattre l'aimable sceptique au sourire doux, mais un peu railleur. Peiresc alors tempérait le fougueux Italien par des paroles d'une sagesse profonde : « Laissez, lui disait-il, les différents systèmes de philosophie se produire librement, la faiblesse de l'esprit humain est trop grande pour pouvoir pénétrer d'un seul coup tous les secrets de la nature ; il faut une gradation qui, par divers moyens, conduise au but, et la brièveté de la vie humaine ne permet pas qu'une seule personne y suffise. Il faut un certain amour et une certaine vénération des uns pour les autres, pour cueillir le fruit désiré, et pour cela une interprétation favorable des idées d'autrui vaut mieux qu'une critique exclusive. » La raison de Campanella était frappée du grand sens des idées de Peiresc, et il cédait par degrés en l'écoutant. Parfois une musique harmonieuse, exécutée dans une pièce voisine, servait d'intermède à ces graves conversations, et reposait les sens des fatigues de l'esprit.

Entouré de soin, goûtant librement les puissantes distractions de l'intelligence, sans doute il eût été doux à Campanella de fixer sa vie chez Peiresc, mais Richelieu l'attendait à Paris.

¹³ Voir la vie de Peiresc par Gassendi.

¹⁴ L'abbé Gassendi, qui professait six mois de l'année la philosophie au collège de France à Paris, compta Molière parmi ses élèves, et les œuvres du poète présentent plus d'une trace des idées du philosophe. Dans les femmes savantes, Molière a tourné en ridicule la philosophie spiritualiste de Descartes. Un autre de nos grands poètes au contraire, La Fontaine, admirait Descartes et adressait sur lui les vers suivants à Madame de la Sablière :

Descartes, ce mortel dont on eut fait un Dieu
Chez les païens, et qui lient le milieu
Entre l'homme et l'esprit

Louis XIII lui-même avait témoigné le désir de le connaître, et Campanella se vit forcé de quitter ses amis. Ce fut un noble spectacle que celui de leurs adieux. Peiresc avait fait préparer sa voiture pour conduire le vieillard jusqu'à Lyon ; il lui remit quarante pièces d'or, et voulut qu'il fût défrayé à sa charge pendant toute la route ; Campanella, touché de tant de bontés, pressa dans ses mains les mains de Peiresc, et lui dit avant de s'éloigner : « les plus cruels supplices n'ont pu m'arracher des larmes, mais j'en répands aujourd'hui d'émotion et de reconnaissance. »

[Sommaire de la préface](#)

VII

À Paris, Campanella descendit chez le frère de son libérateur, monseigneur de Noailles, évêque de Saint-Flour. Aussitôt que le cardinal de Richelieu fut informé de son arrivée, il s'empressa de lui envoyer une somme considérable. Noble temps où l'esprit était compté pour quelque chose, et où l'arrivée d'un pauvre moine était un événement qui éveillait l'attention des chefs de l'État ! Richelieu, qui fut l'artisan de sa propre fortune, aimait les esprits supérieurs. Campanella lui plaisait comme penseur, et aussi par sa haine contre les Espagnols. Le vieux moine resta presque un mois sans sortir de chez l'évêque de Saint-Flour ; un ordre de la cour le tira de sa retraite.

Louis XIII fut curieux de voir cet homme qui avait rempli l'Europe durant tant d'années du bruit de ses écrits et de ses malheurs. C'était le 9 février 1635 ; la cour était à Saint-Germain ; Campanella arriva dans la voiture du cardinal ; les courtisans attendaient avec curiosité ; la porte de la salle royale s'ouvrit, et pâle, amaigri par les souffrances, les cheveux blancs, la barbe blanche, le corps voûté sous sa robe de moine, un vieillard né au fond de la Calabre parut devant le roi de France. Louis XIII, la tête découverte, fit quelques pas au-devant de l'étranger, et, l'embrassant deux fois, il lui dit : « Soyez le bienvenu, je suis heureux de vous voir en France, je vous prends sous ma protection, rien ne vous manquera, vivez en paix et en joie ! » Le philosophe proscrit, ému par tant de bonté, remercia le roi avec effusion et lui parla sans embarras de ses malheurs. Louis XIII, toujours debout, ainsi que tous les assistants, écoutait Campanella avec intérêt, et lui faisait comprendre, par ses réponses, qu'il connaissait déjà ses infortunes, et même qu'il avait lu plusieurs de ses ouvrages.

Campanella sortit de cette entrevue plein de reconnaissance pour le roi de France, et quelques jours après il alla habiter, selon le désir royal, le couvent de son ordre, situé rue Saint-Honoré¹⁵. Un mois après il reçut le brevet d'une pension de trois mille livres.

Louis XIII revit plusieurs fois Campanella et lui écrivit dans diverses circonstances. Le cardinal de Richelieu le protégeait et l'aimait. L'année même de son arrivée à Paris, en 1636, ce puissant ministre ayant fondé l'Académie française, voulut que le moine exilé assistât à une séance solennelle. Il prit aussi connaissance des ouvrages de Campanella, et les fit approuver par la Sorbonne. Quel esprit que celui de Richelieu, qui, portant tout le poids du

¹⁵ Sur la place où est aujourd'hui le marché Saint-Honoré.

gouvernement d'un vaste royaume, trouvait encore des heures à donner à la philosophie, à la poésie, aux arts, à tous les goûts et à toutes les passions humaines!

Après tant d'années de souffrance, Campanella vivait en France heureux et honoré. Malgré la vieillesse son intelligence ne sommeillait point ; la philosophie et la politique s'étaient partagé sa vie et occupaient encore ses vieux ans. Quand la guerre éclata entre la France et l'Espagne, il fut appelé dans le Conseil du roi pour donner son avis sur les affaires d'Italie. Ainsi cet homme qui avait passé vingt-sept ans dans les fers pour avoir, jeune et plein d'ardeur, tenté la délivrance de son pays, aujourd'hui dans l'exil et touchant à la tombe, était consulté sur les destinées de ce même pays par Richelieu, le plus grand politique de son siècle!

Un jour, le cardinal-ministre lui disait qu'il déplorait que le roi n'eût pas d'enfant, et que son frère Gaston, duc d'Orléans, dût lui succéder : « Gaston ne régnera jamais, répondit Campanella!... » Quelque temps après la reine devint grosse et mit au monde l'enfant qui devait être Louis XIV. Cet événement fit passer Campanella pour un prophète, et ranima dans l'esprit du vieillard quelques éclairs de cette poésie qui avait été la consolation de ses longues prisons. Il composa sur la naissance de l'enfant royal une églogue qui excita la jalousie de plusieurs poètes de l'époque.

On peut s'étonner que le martyr de la liberté, que celui qui avait tenté d'arracher son pays à la servitude, et qui fit des vers si énergiques contre la tyrannie fût devenu, pour ainsi dire, un poète de cour dans sa vieillesse ; mais on ne doit pas oublier la reconnaissance que Campanella devait à Louis XIII ; puis déjà, dans les dernières années de sa prison, cette âme si fortement trempée avait semblé douter de ses grandes espérances, et souscrivant presque au despotisme comme à une nécessité fatale, le poète, si ce n'est le philosophe, avait dit : « Homme, observe les lois sous lesquelles tu naquis. Regarde les princes et les prêtres comme les représentants de la divinité, et leurs ordres comme des ordres divins, bien qu'ils te semblent parfois injustes, ainsi qu'à tout le peuple. Si Dieu permet les inondations, les incendies et les guerres, lui qui régit tout ; s'il souffre en silence ces ministres de sa colère, tais-toi de même et suis sa volonté ; fatigué de la route, en faisant des vœux, aspire au port sans te heurter aux écueils. »

Cher à Louis XIII et à Richelieu, Campanella vivait entouré d'admiration et de respect dans le couvent des Dominicains de la rue Saint-Honoré. Le soir, assis dans le cloître, il aimait à deviser avec les moines sur les questions philosophiques, vétéran de la science, il aimait à rappeler ce qu'il avait souffert pour elle et ce qu'elle lui devait.

En marchant sur les traces de Telesio, il avait ramené l'esprit humain à la liberté d'examen et à l'étude de la nature ; parfois il s'enflammait aux souvenirs de sa jeunesse, il parlait avec enthousiasme de lui-même et s'écriait, en jouant sur son nom : « Je suis la cloche des sept montagnes (allusion à la conformation de sa tête), la cloche qui annonce une aurore nouvelle. »

L'astre qui devait répandre une lumière immortelle sur cette aurore philosophique s'était levée : Descartes venait de publier sa *Méthode* ; Campanella, sans doute, fut frappé profondément par cette œuvre qui suscita une révolution en Europe. Malgré son âge, il quitta la France (1638) et passa en Hollande pour y chercher Descartes ; mais Descartes se cachait, ses amis même n'avaient pu découvrir la ville qu'il habitait ; l'auteur de la *Méthode* avait pour

principe, que les vérités philosophiques ne peuvent être pénétrées par l'esprit de l'homme, qu'après de longues méditations solitaires loin du bruit et des intérêts du monde.

Sans doute, si elles s'étaient rencontrées, ces deux grandes intelligences se seraient comprises, et Descartes aurait parlé avec moins de dédain du philosophe italien¹⁶. Si Campanella ne fut pas un des grands fondateurs de la philosophie moderne, on ne peut oublier qu'il a souffert pour elle, et qu'il a droit à l'admiration et au respect. On regrette que Descartes ne se soit pas ému au souvenir des tortures de Campanella, comme on regrette qu'il n'ait eu que de l'indifférence pour tes malheurs de Galilée. Descartes eut le génie de la philosophie ; mais en eut-il le sentiment et la conscience ? Il exprime avec des ménagements extrêmes tes vérités hardies de la *Méthode* ; il sait éviter habilement pour lui-même la persécution ; mais ne devait-il pas au moins sa sympathie à ceux qui furent persécutés pour avoir annoncé cette philosophie que ses ouvrages firent triompher ?

Il est beau de consacrer sa vie à la recherche théorique de la vérité ; c'est déjà préparer la voie à l'humanité, mais il est plus beau encore de passer de la spéculation à la pratique et de prouver, par ses actes, qu'on a rompu courageusement avec l'erreur.

Après un court séjour en Hollande, Campanella revint en France ; ce fut pour y mourir.

Il avait prédit que l'éclipse de soleil qui devait arriver le 1er juin 1619 lui serait funeste ; il fit tout pour conjurer le danger. Selon les prescriptions astrologiques qu'indiquent plusieurs passages de ses écrits, il se plongea dans la fumée des plantes aromatiques et fit exécuter autour de lui une musique harmonieuse. Les moines du couvent doutèrent un instant de sa raison ; saisi par une fièvre ardente, il vit arriver ses derniers moments avec calme et se prépara à mourir chrétiennement. Il reçut le Saint-Sacrement des mains du prieur Guillaume Mathieu, et en présence de toute la communauté. Son âme, au milieu des prières, sembla s'échapper sans douleur de son corps affaibli par l'âge ; il mourut le samedi 21 mai 1639, à 4 heures du matin, à l'âge de 71 ans; il ne parvint pas jusqu'au jour indiqué pour l'éclipse, et, ajoute le dominicain Echard, à qui nous empruntons ces détails : « Il fut évident pour tout le monde que les clefs de la vie et de la mort ne sont qu'entre les mains du roi des rois, et du seigneur des seigneurs!.... »

¹⁶ Nous trouvons le passage suivant dans la vie de Descartes, par Baillet. « M. Descartes ne portait aucune envie à la réputation de Campanella, ni aux découvertes qu'il croyait avoir faites dans la nature. Sur ce que le père Mersenne avait voulu lui envoyer un des ouvrages de ce Dominicain en 1638, il l'avait remercié de sa bonne volonté, et lui avait marqué qu'il n'avait aucune envie de le voir, ajoutant que ce qu'il avait vu autrefois de Campanella ne lui permettait pas de rien espérer de bon de ce livre. Le père Mersenne n'était plus en état de rappeler le livre qui était parti peu de jours après sa lettre d'avis, de sorte que M. Descartes, pour ne pas rendre sa peine inutile, se mit en devoir de le lire, jusqu'à ce que le mauvais style de l'auteur l'ayant dégoûté, il se contenta de parcourir le reste, ne s'attachant qu'à voir s'il y avait quelque opinion nouvelle ; il le renvoya aussitôt à ce père, et lui manda ce qu'il pensait du livre et de son auteur en ces termes : « Votre Campanella m'ayant trouvé occupé à répondre à quelques objections qui m'étaient venues de divers endroits, j'avoue que son langage, et celui de l'allemand qui a fait sa longue préface, ont fait que je n'ai osé converser avec eux, avant que j'eusse achevé les dépêches que j'avais à faire, crainte de prendre quelque chose de leur style. Pour la doctrine, il y a quinze ans que j'ai lu le livre de *Sensu rerum*, du même auteur avec quelques autres, et peut-être que celui-ci en était du nombre, mais j'avais trouvé dès lors si peu de solidité dans ces écrits, que je n'en avais rien gardé dans ma mémoire...! Je ne saurais maintenant en dire autre chose, sinon que ceux qui s'égarrent, en affectant de suivre des chemins extraordinaires, me paraissent beaucoup moins excusables que ceux qui ne s'égarrent qu'en compagnie, et en suivant la roule de beaucoup d'autres. »

Voici comment dans ses poésies Campanella avait démontré l'immortalité de l'âme :

L'immense désir des choses éternelles est la force par laquelle je tends toujours plus haut et qui me fait dépasser et la terre et le ciel ; aucun effet ne pouvant être supérieur à sa cause, je comprends que je ne dépends pas de l'air et du soleil ni d'aucune chose périssable, mais des choses immortelles ; c'est ce qui me distingue de toi (il s'adresse au corps) qui n'aime et qui ne connaît que ton destin borné. C'est la plus grande preuve que l'âme est divine.

Campanella fut enseveli avec les plus grands honneurs dans l'église du couvent ; tous les corps savants, tous les ordres religieux envoyèrent des députations à ses obsèques. Une immense affluence de peuple se pressa autour de la bière où reposait le pauvre moine étranger qui avait rempli Paris de sa renommée ; le peuple devinait-il par instinct que ce cœur, maintenant glacé par la mort, avait été embrasé de l'amour de l'humanité ?

L'enceinte où reposait Campanella était ce même couvent des Dominicains (dit des Jacobins) où devait, un siècle et demi plus tard, retentir la voix de nos plus terribles tribuns. La poussière du moine de la Calabre dut tressaillir à la parole de ces autres révolutionnaires qui, s'ils ne fondèrent pas la liberté, brisèrent du moins la servitude.

LOUISE COLET. 1842.

LA CITÉ DU SOLEIL
ou
Idée d'une république philosophique.

Civitas solis
Traduit du latin par Jules Rosset

Dialogue

Interlocuteurs :
Le grand maître des Hospitaliers.
Un capitaine de vaisseau génois, son hôte.

L'HOSPITALIER

Raconte-moi, de grâce, toutes les particularités de ce voyage.

LE GÉNOIS.

Tu sais déjà comment j'ai fait le tour du monde, et comment, étant parvenu à Taprobane, je fus contraint de descendre à terre, où, par crainte des habitants, je me cachai dans une forêt ; après l'avoir traversée je me trouvai dans une grande plaine, sous l'Équateur.

L'HOSPITALIER

Et là, que t'arriva-t-il ?

LE GÉNOIS.

Je me vis tout-à-coup au milieu d'une troupe nombreuse d'hommes et de femmes armés. La plupart d'entre eux parlaient notre langue. Ils me conduisirent aussitôt à la Cité du Soleil.

L'HOSPITALIER

Comment est bâtie cette cité, et comment est-elle gouvernée ?

LE GÉNOIS.

Au milieu de la vaste plaine, dont je t'ai parlé, s'élève une immense colline sur laquelle s'échelonne la plus grande partie de la ville qui s'étend bien au-delà du pied de la montagne, car elle a un diamètre de plus de deux milles et un circuit de sept. Joins à cela, pour te faire une idée de sa grandeur, qu'à cause de la

convexité de la colline, elle contient plus d'édifices que si elle était dans la plaine. La Cité est divisée en sept cercles immenses qui portent les noms des sept planètes. On va de l'un à l'autre de ces cercles par quatre rues et quatre portes qui correspondent aux quatre points cardinaux. La ville est ainsi bâtie que, si l'on s'emparait du premier cercle, il faudrait redoubler d'efforts pour se rendre maître du second, et encore plus pour le troisième, et ainsi de suite, car il faudrait la prendre sept fois pour la vaincre. Je pense, quant à moi, qu'on ne pourrait pas même forcer la première enceinte, tant elle est solide, flanquée de terre-pleins munie de toute sorte de défenses, telles que tours, bombardes et fossés.

J'entrai dans la Cité par la porte du Septentrion, qui est recouverte de fer et ainsi faite qu'on peut la lever, la baisser et la fermer solidement, grâce aux rainures habilement ménagées dans les murs massifs, et je me trouvai dans un espace de soixante-dix pieds, qui sépare la première muraille de la seconde. De là on voit d'immenses palais tous unis par le mur du second cercle, de manière à ce qu'ils paraissent ne former qu'un seul bâtiment. Du milieu de la hauteur de ces palais s'avancent de larges corniches qui font tout le tour du mur circulaire et qui servent de terrasses. Elles sont soutenues par de grandes colonnes qui forment, au-dessous des terrasses, un élégant portique semblable à un péristyle ou aux cloîtres qu'on voit dans les couvents. Les palais n'ont d'entrée inférieure qu'en dedans, du côté concave de la muraille. On pénètre de plain-pied dans le bas, et l'on monte dans de vastes galeries, toutes semblables entre elles, par des escaliers de marbre. Ces galeries communiquent avec la partie la plus élevée, qui est fort belle et percée de fenêtres du côté convexe ainsi que du côté concave. Ces étages supérieurs se distinguent par des murailles plus minces, car le mur convexe, c'est-à-dire l'extérieur, a une épaisseur de huit palmes, et le concave de trois ; les murs intérieurs n'ont qu'une palme ou une palme et demie. Ayant traversé cette enceinte, on se trouve sur une seconde esplanade plus étroite d'environ trois pieds que la première ; le premier mur du second cercle est orné de terrasses semblables. Un second mur renferme également les palais à l'intérieur. Cette enceinte a, comme l'autre, un péristyle, et les galeries où sont les portes des étages supérieurs renferment des peintures admirables. On arrive ainsi jusqu'au dernier cercle en traversant des esplanades, toutes pareilles, et de doubles murs, renfermant les palais, ornés de terrasses et de galeries soutenues par des colonnes, toujours sur un plan uni. Cependant, entre la porte extérieure et la porte intérieure de chaque enceinte, on monte quelques marches, mais elles sont faites de telle sorte qu'elles sont presque insensibles, car la pente est oblique et les degrés sont à peine séparés l'un de l'autre par leur élévation. Sur le sommet de la colline se trouve un plateau vaste et plane, et au milieu un temple admirablement construit.

L'HOSPITALIER

Continue, je t'en supplie, continue.

LE GÉNOIS.

Ce temple est circulaire et n'est pas entouré d'un mur, mais de fortes colonnes d'un travail exquis. Un grand dôme, qui en supporte un plus petit, s'élève soutenu par elles, et dans ce dernier on a pratiqué une ouverture qui se trouve directement au-dessus de l'autel unique placé au milieu du temple, dont la circonférence est de plus de trois cent cinquante pieds. Au-dessus des chapiteaux des colonnes avance une corniche de près de huit pieds, soutenue par un autre rang de colonnes ayant pour base un mur haut de trois pieds. Entre ce mur et les premières colonnes est une galerie dont le pavé est très-précieux. Dans la partie concave du mur, percé de larges portes, sont des sièges massifs, et entre les colonnes intérieures, qui soutiennent le temple, des sièges mobiles et gracieux. On ne voit sur l'autel qu'un vaste globe sur lequel est dépeint le firmament, et un autre globe représentant la terre. Dans l'intérieur du grand dôme on a représenté toutes les étoiles du ciel, depuis la première jusqu'à la sixième grandeur. Trois vers, écrits sous chacune d'elles, disent leurs noms et l'influence qu'elles ont chacune sur les choses terrestres. Les pôles et les cercles, grands et petits, y sont aussi peints suivant leur horizon, mais incomplètement, puisque la moitié du globe manque, le dôme n'étant qu'une demi-sphère. On peut se perfectionner dans la science par l'inspection des globes qui sont sur l'autel. Le pavé est resplendissant de pierres précieuses. Sept lampes d'or, qui portent le nom des planètes, brûlent toujours. Sur le temple, le petit dôme est entouré de petites cellules, et un grand nombre d'autres cellules, vastes et belles, habitées par quarante-neuf prêtres et religieux, sont bâties sur la plate-forme ou terrasse formée par la corniche qui entoure le temple. Au sommet de la petite coupole est une girouette très mobile qui indique jusqu'à trente-six directions des vents. C'est à l'aide de cette girouette qu'ils con naissance si l'année sera bonne ou mauvaise pour leur climat, et toutes les variations du temps sur terre et sur mer. On conserve, au-dessous de la girouette, un livre écrit avec des lettres d'or traitant de ces matières-là.

L'HOSPITALIER

Homme généreux, je te prie de me dire quelle est la forme de leur gouvernement. C'est là ce qui m'intéresse.

LE GÉNOIS.

Leur souverain est un prêtre, que dans leur langue ils appellent *Soleil*. Dans la nôtre nous l'appellerions *le Métaphysicien*. Il est l'arbitre du temporel et du spirituel. Toutes discussions et toutes choses sont jugées par lui sans appel. Trois chefs l'assistent : *Pon*, *Sin* et *Mor*, noms qui veulent dire, dans leur langue.

Puissance, Sagesse, Amour. *Puissance* est chargé des affaires de guerre et de paix, des arts militaires, et dans ces choses-là il est maître souverain, mais non cependant au-dessus de *Soleil*. Il doit surveiller les chefs et les soldats ; il a le soin des approvisionnements, des fortifications, des sièges, des machines de guerre, et doit s'occuper des fabriques et des ouvriers qui sont nécessaires à tout cela. *Sagesse* est chargé des arts libéraux et mécaniques, ainsi que des sciences. Il doit surveiller les docteurs et la discipline des écoles. Autant il y a de sciences, autant il y a de subordonnés à régir. Il y a l'astrologue, le cosmographe, le géomètre, l'historiographe, le poète, le logicien, le rhéteur, le grammairien, le médecin, le physicien, le politique, le moraliste, etc. Ils ont un seul livre, qu'ils appellent *la Sagesse*, qui résume toutes les sciences. Ils le lisent au peuple suivant le rite pithagorien. Ce fut *Sagesse* qui fit orner tous les murs de la Cité de peintures qui désignent merveilleusement toutes les sciences dans un ordre admirable. Sur les murs extérieurs du temple et sur les rideaux qu'on baisse pendant que le prêtre parle, pour que sa voix ne se perde pas, on a peint les étoiles, avec leurs vertus et leurs mouvements, exprimés par trois vers.

Sur le mur intérieur du premier cercle on a peint toutes les figures mathématiques, en bien plus grand nombre que celles découvertes par Archimède et Euclide. Chacune d'elles est d'une grandeur proportionnée à la muraille et expliquée par un vers qui indique la définition et la proposition, etc. Sur le mur convexe (extérieur) se trouve la description de toute la terre. Elle est suivie de la carte de chaque province, prise à part, où les usages, les lois, les mœurs, les origines et les forces de chaque peuple sont expliqués par un abrégé en prose, et l'alphabet, dont se sert chaque nation, est placé au-dessus de l'alphabet de la Cité du Soleil.

Dans l'intérieur du second cercle toutes les espèces de pierres, tant précieuses que communes les minéraux et les métaux sont représentés en peinture, avec un fragment véritable de chacun d'eux et une explication en deux vers. À l'extérieur du même cercle sont désignés toutes les mers, les fleuves, les lacs et les sources qui existent dans le monde, ainsi que les vins, les huiles et tous les liquides, avec leurs origines et propriétés. Des fioles, contenant des liqueurs propres à guérir diverses maladies, sont placées dans des niches creusées dans le mur, et sont ainsi conservées depuis cent jusqu'à trois cents ans. La grêle, la neige, le tonnerre et en général tous les phénomènes météorologiques y sont également expliqués par des peintures et des vers.

Sur le mur intérieur du troisième cercle on voit tous les arbres et toutes les espèces de plantes. Plusieurs même de ces produits de la terre sont conservés en nature et cultivés dans des vases placés sur la corniche extérieure. Une inscription dit quelle contrée les produit, quelles sont leurs forces et leurs propriétés, le rapport qu'ils ont avec les métaux, les astres et les parties du corps

de l'homme, ainsi que leur utilité pour la médecine. Sur le mur extérieur sont reproduits tous les genres de poissons qui habitent les mers, les lacs et les fleuves, leur genre de vie et leurs habitudes, leurs propriétés et leur mode de génération, la manière de les élever et leur utilité pour le monde et pour les hommes, leurs ressemblances avec les choses célestes et terrestres, ressemblances produites par la nature ou par l'art. Aussi fus-je bien étonné, lorsque je vis les poissons appelés *l'évêque*, la *chaîne*, la *cuirasse*, le *clou*, *l'étoile*, de découvrir une analogie frappante entre leur forme et les objets qui portent leurs noms dans notre pays. On y voit également des oursins, des coquillages, des huîtres, etc., et tout ce que les eaux renferment de digne d'être étudié. Le mur extérieur du quatrième cercle représente tous les genres d'oiseaux, leurs qualités, leur grandeur, leurs couleurs, leurs instincts, etc. Le phénix y est peint comme existant véritablement.

Le mur extérieur offre toutes les espèces de reptiles, tels que les vers, les serpents, les dragons ; et les insectes, comme les mouches, les taons, les scarabées, etc., avec leurs mœurs et leurs propriétés, bonnes et mauvaises, qui sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit.

Le cinquième cercle porte sur son mur intérieur l'image des animaux terrestres les plus parfaits, et tu t'étonnerais en voyant leur nombre, Nous n'en connaissons pas la millième partie. Ils sont si nombreux, qu'ils occupent encore ; tout le mur extérieur. Pour ne parler que d'une espèce, que de genres de chevaux y sont peints, et avec quelle habileté !

Sur le mur intérieur du sixième cercle on a peint tout ce qui concerne les arts mécaniques, et les instruments nécessaires pour les pratiquer, en indiquant par des inscriptions de quelle manière chaque peuple s'en sert. Ces instruments sont classés suivant leur importance avec les noms de leurs inventeurs. Le mur extérieur de cette enceinte est orné des portraits de tous les hommes qui se sont distingués soit dans la science, soit dans le perfectionnement des armes et des portraits des législateurs. Là je vis Moïse, Osiris, Jupiter, Mercure, Lycurgue, Pompilius Pythagore Zamolxis, Solon et beaucoup d'autres. Mahomet lui-même s'y trouve, bien qu'ils le regardent comme un imposteur et un vil législateur. Mais j'aperçus aussi, dans une place distinguée, le portrait de Jésus-Christ et des douze apôtres, qu'ils honorent beaucoup et dont ils font grand cas. Sous les galeries sont peints César, Alexandre, Pyrrhus, Annibal et d'autres héros rendus célèbres soit par la paix, soit par la guerre, choisis principalement parmi les Romains. Tout étonné, je leur demandai comment ils avaient pu si bien apprendre notre histoire. Ils me répondirent qu'ils connaissent toutes les langues, et qu'ils envoient des explorateurs dans toutes les parties du monde. Ces envoyés étudient les mœurs, les forces, le gouvernement, l'histoire de toutes les nations, et s'instruisent de tout ce qu'elles font de bien ou de mal. Ils rapportent ces

notions dans leur patrie, qui en fait son profit. C'est là que j'appris que l'invention des bombardes et celle de l'imprimerie avait été faite par les Chinois avant nous. Des professeurs expliquent ces peintures, et les enfants apprennent ainsi presque toutes les sciences et leur histoire avant l'âge de dix ans, sans fatigue, et presque en se jouant.

Le magistrat *Amour* est chargé spécialement du soin de la génération, c'est-à-dire, de faire en sorte que les unions sexuelles soient telles qu'elles produisent la plus belle progéniture possible. Aussi, les habitants de cette heureuse cité se moquent-ils de nous, qui donnons tous nos soins à l'amélioration de la race des chiens et des chevaux, et qui négligeons celle de notre espèce. Ce magistrat est aussi préposé à l'éducation des enfants, à la médecine, à la pharmacie, aux semailles et aux moissons, aux récoltes des fruits, à l'agriculture, au soin des troupeaux et à ce qui regarde le manger, enfin à tout ce qui a rapport à la nourriture, aux vêtements et à la génération. Il surveille un grand nombre de maîtres, tant hommes que femmes, chargés spécialement de chaque chose. Le *Métaphysicien* agit de concert avec ces trois magistrats, et rien ne se fait sans lui. Toutes les affaires de la République sont réglées par ces quatre personnes, et quand le *Métaphysicien* a donné son avis, les autres le suivent.

L'HOSPITALIER

Dis-moi quelles sont les magistratures et les fonctions des gouvernants ? Quelle est l'éducation et la manière de vivre des habitants de cette cité, et si la forme du gouvernement est républicaine, monarchique ou aristocratique ?

LE GÉNOIS.

Cette race d'hommes est sortie de l'Inde pour fuir la cruauté des Mages, des brigands et des tyrans qui dépeuplaient le pays. Ils résolurent de mener une vie philosophique en communauté. Bien que la communauté des femmes n'existe pas chez les autres habitants du pays, elle est en usage chez eux de la manière que je te dirai tout à l'heure. Tout est en commun, mais le partage est réglé par les magistrats. Cependant les sciences, les honneurs et les jouissances de la vie sont partagées de manière que personne parmi eux ne peut songer à s'en approprier d'autres au détriment de ses concitoyens. Ils disent que l'esprit de propriété ne naît et ne grandit en nous que parce que nous avons une maison, une femme et des enfants en propre. De là vient l'égoïsme, car pour élever un fils jusqu'aux dignités et aux richesses et pour le faire héritier d'une grande fortune, nous dilapidons le trésor public ; si nous pouvons dominer les autres par notre richesse et notre puissance, ou bien, si nous sommes faibles, pauvres et d'une famille obscure, nous devenons avarés, perfides et hypocrites. Donc, en rendant l'égoïsme sans but, ils le détruisent et il ne reste que l'amour de la communauté.

L'HOSPITALIER

Mais dans un pareil état de choses personne ne voudrait, travailler, chacun s'en remettant au travail d'autrui pour vivre, ainsi qu'Aristote l'objecte à Platon.

LE GÉNOIS

Je sais mal soutenir une discussion, n'ayant jamais appris à argumenter. Je t'assure seulement que l'amour de ces gens- là pour leur patrie est inimaginable. Ne voyons-nous pas, dans l'histoire, que plus les Romains méprisaient la propriété plus ils se dévouaient pour le pays ? Et je crois aussi que si nos moines et nos prêtres n'étaient pas dominés comme ils le sont, soit par l'amour de leurs parents ou de leurs amis, soit par l'ambition qu'ils ont de parvenir aux grandes dignités, ils seraient bien plus saints, auraient moins d'attachement pour la propriété et plus de charité envers tous.

L'HOSPITALIER

C'est ce que semble dire Saint Augustin. Mais l'amitié n'est donc rien chez ces gens-là, puisqu'ils ne peuvent se rendre de mutuels services ?

LE GÉNOIS

Il y a plus, aucun d'eux ne peut recevoir de présent d'un autre, tout ce dont ils ont besoin leur étant donné par la communauté. Les magistrats empêchent qu'aucun n'ait plus qu'il ne mérite, mais rien de nécessaire n'est refusé à personne. L'amitié se fait connaître par les services qu'ils se rendent à la guerre ou en cas de maladie, ou bien encore dans l'étude des sciences, où ils s'aident de leurs lumières réciproques, de leurs soins, de leurs éloges. S'ils se font des présents, c'est sur le nécessaire qu'ils les prélèvent. Ceux du même âge s'appellent frères entre eux ; ceux qui ont plus de vingt-deux ans sont appelés pères par ceux qui sont plus jeunes, et leur donnent le nom de fils. Les magistrats veillent rigoureusement à ce que personne n'enfreigne cette loi.

L'HOSPITALIER.

Quels sont leurs magistrats ?

LE GÉNOIS

Il y a chez eux autant de magistrats qu'il y a chez nous de noms de vertus, et chacun d'eux porte ce nom en guise de titre. Ainsi, on les appelle : *magnanimité, courage, chasteté, libéralité, justice criminelle et civile, adresse, vérité, bienfaisance, reconnaissance, gaîté, activité, sobriété*, etc., et l'on élit à telle ou

telle de ces charges celui qui, dès son enfance, dans les écoles, a montré le plus de penchant pour telle ou telle vertu. Mais comme ils ne connaissent ni le vol, ni le meurtre, ni la débauche, ni l'inceste, ni l'adultère, ni aucun de ces crimes dont nous nous accusons entre nous, ils s'accusent d'ingratitude, de malignité, d'incivilité, de paresse, de tristesse, de mauvaise humeur, de légèreté, de médisance et de mensonge. Ce dernier défaut leur semble plus effroyable que la peste. Pour châtement, on prive les coupables de manger en commun ou de voir des femmes pendant un temps que les juges proportionnent à la gravité de la faute.

L'HOSPITALIER.

Dis-moi comment les magistrats sont élus.

LE GÉNOIS

Tu ne me comprendrais pas bien, si je ne te décrivais auparavant leur vie. D'abord, il faut que tu saches que le vêtement des deux sexes est à peu de chose près le même. Seulement, celui des femmes descend jusqu'au dessous du genou, tandis que celui des hommes n'arrive qu'au dessus (ce vêtement est propice au combat).

Tous ensemble sont instruits dans tous les arts. D'un à trois ans ils apprennent l'alphabet et la langue sur les murs, en se promenant. Les élèves sont répartis en quatre divisions et conduits par quatre vieillards très instruits. Bientôt on les fait s'exercer aux jeux gymnastiques, tels que la course, le disque et plusieurs autres jeux, qui fortifient également chaque membre. Ils gardent toujours la tête et les pieds nus, jusqu'à l'âge de sept ans. On les conduit tous ensemble dans les lieux où l'on pratique des métiers, dans les cuisines, les ateliers de peinture, de menuiserie, où l'on travaille le fer et où l'on fait des chaussures, etc., afin que la vocation de chacun d'eux se détermine. Après leur septième année, lorsqu'ils ont appris sur les murailles les termes mathématiques, on leur enseigne toutes les sciences naturelles. Quatre professeurs ont ce soin, et dans un espace de temps de quatre heures, les quatre divisions ont reçu leur leçon ; car, tandis que les uns exercent leur corps ou servent aux besoins publics, les autres s'adonnent au travail intellectuel. Ensuite ils s'appliquent aux hautes mathématiques, à la médecine et à toutes les autres sciences. On les fait discuter entre eux ; ceux qui se sont distingués dans telle ou telle science ou dans un art mécanique, sont faits magistrats et chacun les regarde comme des maîtres et des juges. Alors ils vont inspecter les champs et les pâturages des bestiaux. Celui qui connaît un plus grand nombre de métiers et les exerce le mieux, est le plus considéré. Ils rient du mépris que nous avons pour les artisans et de l'estime dont jouissent chez nous ceux qui n'apprennent aucun métier, vivent dans l'oisiveté et nourrissent une multitude de valets pour servir leur paresse et leur débauche ; cette manière de

vivre engendre de grands maux pour l'État ; une foule d'hommes pervers sortent d'une société pareille comme d'une école de vices.

Les autres magistrats sont choisis par les quatre chefs, le *Métaphysicien*, *Pon*, *Sin* et *Mor* et par le professeur spécial de la carrière à laquelle se destinent les concurrents, car ce professeur peut connaître, mieux que tout autre, si l'individu est apte ou non à enseigner telle ou telle vertu, tel ou tel art. Les concurrents ne se présentent pas eux-mêmes comme candidats, mais sont proposés dans le Conseil par les magistrats; et quiconque a quelque chose à faire valoir pour ou contre l'élection, a la parole. Personne ne peut occuper la place de *Métaphysicien*, s'il ne connaît à fond l'histoire, les rites, les sacrifices et les lois de tous les États, tant républicains que monarchiques. Celui qui prétend parvenir à ce haut grade, doit aussi savoir les noms des inventeurs des lois et des arts, l'histoire de tout ce qui se passe au ciel et sur la terre. Il doit connaître également tous les arts mécaniques (en deux jours ils peuvent s'instruire sur un de ces arts au moins, grâce aux peintures dont nous avons parlé et à leur éducation première, la connaissance pratique n'étant pas exigée), la physique, les mathématiques et l'astrologie. On ne demande pas aussi sévèrement la connaissance des langues; car il y a dans la République une grande quantité d'interprètes.

Mais ce qu'on demande surtout, c'est que l'aspirant connaisse parfaitement la métaphysique et la théologie, l'origine, les fondements et les preuves de tous les arts et de toutes les sciences, les rapports de similitude ou de dissemblance des choses; la nécessité, le sort et l'harmonie du monde; la puissance, la sagesse et l'amour des œuvres de Dieu; les degrés des êtres et leurs rapports avec le ciel, la terre, la mer et avec les desseins de Dieu, autant qu'il est permis à l'homme d'atteindre à cette connaissance. Il faut qu'il ait aussi étudié les prophètes et qu'il sache l'astrologie. — Les habitants de ta cité jugent quel est celui d'entre eux qui peut prétendre à la dignité de *Soleil*, mais nul ne peut l'obtenir qu'après avoir atteint l'âge de trente-cinq ans. Cette charge est perpétuelle, à moins qu'on ne trouve un autre citoyen qui, par sa science et par son génie, soit plus digne de gouverner que le chef précédemment élu.

L'HOSPITALIER.

Mais qui peut réunir tant de sciences ! et d'ailleurs trouverait-on un homme aussi prodigieux ? il me semble qu'ayant donné tout son temps à l'étude, il serait peu propre à gouverner.

LE GÉNOIS

C'est aussi ce que je leur objectai. Voici ce qu'ils me répondirent :

« Nous sommes bien plus certains de l'aptitude d'un tel homme à régner, que vous ne l'êtes de celle des hommes par lesquels vous vous laissez commander et que vous croyez propres à gouverner, par cela seul qu'ils sont fils de princes ou qu'ils sont portés au pouvoir par une faction. D'ailleurs, un homme possédant d'aussi vastes connaissances que notre *Métaphysicien* fût-il incapable de tenir les rênes de l'État, ne sera jamais ni cruel, ni pervers, ni tyran. Cependant cette déduction tirée de la science de notre chef n'aurait pas la même force chez vous, où vous regardez comme le plus savant celui qui connaît le mieux la grammaire, la logique d'Aristote ou tout autre auteur ; de telle sorte que chez vous la science n'est qu'une affaire de mémoire et de travail. De là vient que dans vos contrées l'homme s'égare, parce qu'il ne contemple pas les choses en elles mêmes, mais qu'il les étudie dans les paroles des livres et dans la lettre morte. C'est pourquoi son intelligence ne peut arriver à comprendre la manière dont Dieu gouverne les êtres, ni à connaître la nature et ses lois, non plus que les usages et les mœurs des nations. Pareille chose ne peut arriver à notre *Soleil*, car pour apprendre tant de sciences et tant d'arts, il faut avoir une intelligence supérieure apte à tout et par conséquent à régner. Nous pensons que celui qui ne connaît qu'une science, ne la possède pas vraiment toute entière et à plus forte raison ignore les autres, et que celui qui n'est apte qu'à une seule science, puisée dans les livres, est un homme incapable. C'est le propre du génie d'approfondir promptement toutes les sciences. Tels sont les hommes, qui, par nature, peuvent considérer l'essence des choses, et tel doit être notre *Métaphysicien*. Au surplus, on apprend dans notre cité les sciences avec une telle facilité, que les élèves y profitent plus en un an, que les vôtres en dix ou quinze. Vous pouvez en faire l'épreuve, en vous entretenant avec ces enfants, et en les interrogeant. »

La chose m'étonna en elle-même, mais je fus bien plus surpris lorsque j'interrogeai ces enfants, qui parlaient fort bien ma langue maternelle. On m'apprit que trois d'entre eux devaient en effet la savoir, trois autres l'arabe, trois le slave et ainsi de suite pour toutes les autres langues. On ne leur donne aucune trêve, qu'ils ne soient très savants. Ils sortent cependant et vont dans la campagne, où ils s'exercent à courir, à lancer des flèches et des javalots et à tirer de l'arquebuse ; à chasser aux bêtes fauves, à connaître les plantes et les minéraux. Ils y apprennent aussi l'agriculture et l'art de soigner les bestiaux. Chacune des divisions profite tour-à-tour de cette liberté sagement réglée.

Les trois grands dignitaires, assistants du *Soleil* (le *Métaphysicien*), doivent connaître plus spécialement les arts qu'ils dirigent. Ils n'apprennent que la théorie des autres arts, mais ils savent à fond tous ceux qui les regardent exclusivement, et c'est à ceux-là qu'ils s'adonnent surtout. *Puissance*, par exemple, possède entièrement l'art équestre, la manière de ranger une armée en

bataille, et la castramétation ; il connaît la fabrication des armes de tout genre, ainsi que des machines de guerre, les stratagèmes et en général tout ce qui concerne la tactique militaire. Mais, outre ces connaissances spéciales, les trois magistrats dont nous parlons doivent connaître la philosophie, l'histoire, la politique et la physique.

L'HOSPITALIER.

Parle-moi, je te prie, de toutes les fonctions publiques, donne-moi à ce sujet les plus petits détails, ainsi que sur tout ce qui touche à l'éducation commune.

LE GÉNOIS.

Maisons, chambres, lits, tout, en un mot, est commun entre eux. Tous les six mois les magistrats désignent à chacun le cercle, la maison et la chambre qu'il doit occuper. Le nom de celui qui l'habite momentanément est écrit sur la porte de chaque chambre. Tous les arts mécaniques et spéculatifs sont communs aux deux sexes. Seulement, les travaux qui exigent plus de vigueur et qui se font hors des murs sont exécutés par les hommes. Ainsi, le labour, les semailles, les moissons, le battage des grains et parfois les vendanges sont faits par eux. Les femmes sont employées à traire les brebis et à faire le fromage. Elles cultivent et cueillent les fruits dans les environs de la Cité. Les arts qui n'exigent aucun déplacement sont aussi de leur ressort. Elles tissent, filent, cousent, coupent les cheveux et la barbe; elles préparent les médicaments et elles font les habits. Mais elles ne sont pas employées à travailler le bois et le fer, ni à la fabrication des armes. On leur permet de s'occuper de peinture, quand elles en ont le goût. La musique est réservée aux enfants et aux femmes, parce que leurs voix sont plus agréables. L'usage du tambour et de la trompette leur est cependant interdit. Elles préparent la nourriture et dressent les tables qui, sont servies par des jeunes filles et des garçons au-dessous de vingt ans. Chaque cercle a ses cuisines, ses greniers, ses ustensiles, ses provisions de nourriture et de liquides. Un vieillard et une vieille femme respectables président à chaque fonction et ils ont le droit de frapper ou de faire frapper les négligents et les indociles. Ils remarquent dans quelles fonctions chaque garçon et chaque fille se distingue davantage. Les jeunes gens servent tous ceux qui sont âgés de plus de quarante ans. *Ce maître* et *cette maîtresse* les conduisent le soir dans leur chambre où ils couchent seuls ou à deux, et le matin ils les envoient où leur devoir les appelle. Les jeunes gens se servent l'un l'autre, et malheur à celui qui refuserait de le faire. Il y a les premières et les secondes tables : chacune d'elles a une rangée de sièges de chaque côté ; d'un côté se mettent les hommes et de l'autre les femmes. On garde le silence, comme dans les réfectoires des couvents, et un jeune homme assis à une place plus élevée que les autres, fait à voix sonore une lecture souvent interrompue, aux passages remarquables ; par un des plus respectables membres de l'assemblée. C'est une chose bien touchante que de voir avec quelle grâce et

quelle dextérité ces jeunes gens, en habits dégagés, font le service de la table ; on est ému aussi de la manière pleine d'honnêteté, de décence et d'amour qu'ont entre eux ces amis, ces frères, ces fils, ces pères et ces mères. Chacun a sa serviette, son couvert et sa portion. Les médecins sont chargés de dire aux cuisiniers les mets qui conviennent chaque jour aux vieillards, aux jeunes et aux malades. Les magistrats ont des portions plus fortes et plus délicates, et ils en donnent une partie aux enfants qui se sont distingués le matin par leur travail. Cette faveur est regardée comme un honneur très grand. Les jours de fête on chante à table, mais à une ou deux voix seulement, avec accompagnement sur la lyre. Comme chacun y met le même zèle, rien ne manque jamais au service. Des vieillards expérimentés veillent aux mets qu'on doit servir et surveillent ceux qui sont chargés des réfectoires. Ils font grand cas de la propreté des tapis, des maisons, des vases, des vêtements, des ateliers et des portiques.

Tous les habitants de la Cité portent une chemise blanche sur la peau, et sur cette chemise un vêtement qui couvre tout le corps : il est sans plis et fendu depuis le côté jusqu'au bas des reins ; on peut fermer ces fentes à l'aide de boutons. Les pieds sont couverts par une sorte de demi-cothurne serré par un lacet, et par-dessus cette chaussure ils mettent des souliers ; le tout, comme déjà nous l'avons dit, est couvert par une toge. Ces vêtements sont si bien adaptés au corps que, lorsqu'ils ôtent leur toge, on distingue parfaitement toutes les formes du corps. Ils changent quatre fois l'an de vêtements, c'est-à-dire, quand le soleil entre dans les signes du bélier, du cancer, de la balance et du capricorne. C'est l'affaire du médecin et du préposé au vestiaire de chaque cercle, de déterminer les conditions et l'opportunité de ces changements. Ce qui est remarquable, c'est que tous peuvent avoir au même moment des habillements chauds ou légers qui se trouvent prêts, dès que le besoin s'en fait sentir. Tous les habits sont blancs et lavés chaque mois à la lessive ou au savon. Le rez-de-chaussée de tous les édifices est occupé par les ateliers, les cuisines, les celliers, les greniers, les offices, les réfectoires et les lavoirs. On lave près des piliers des péristyles, et l'eau sale est conduite dans les égouts par des canaux. Sur l'esplanade, qui se trouve entre chaque cercle, sont des fontaines où l'eau arrive du bas de la montagne, à l'aide du mouvement d'une ingénieuse machine. Il y a aussi des citernes alimentées d'eau de pluie par des canaux communiquant avec les toits des maisons. Tous les Solariens se baignent souvent, selon l'ordre du médecin et du magistrat. Les arts mécaniques s'exercent sous les péristyles et les spéculatifs, dans les galeries supérieures et sur les terrasses où se trouvent les peintures scientifiques. Dans le temple, on étudie les sciences sacrées ; dans les vestibules, il y a des horloges solaires et d'autres, et sur les tours des enceintes, des girouettes à l'aide desquelles on connaît l'heure et la direction des vents.

L'HOSPITALIER.

Parle-moi de la génération.

LE GÉNOIS.

L'âge auquel on peut commencer à se livrer au travail de la génération est fixé, pour les femmes, à dix-neuf ans ; pour les hommes, à vingt et un ans. Cette époque est encore reculée pour les individus d'un tempérament froid, mais en revanche il est permis à plusieurs autres de voir avant cet âge quelques femmes, mais ils ne peuvent avoir de rapport qu'avec celles qui sont ou stériles ou enceintes. Cette permission leur est accordée, de crainte qu'ils ne satisfassent leurs passions par des moyens contre nature ; des maîtresses matrones et des maîtres vieillards pourvoient aux besoins charnels de ceux qu'un tempérament plus ardent stimule davantage. Les jeunes gens confient en secret leurs désirs à ces maîtres, qui savent d'ailleurs les pénétrer à la fougue que montrent les adultes dans les jeux publics. Cependant, rien ne peut se faire à cet égard sans l'autorisation du magistrat spécialement préposé à la génération, et qui est un très habile médecin dépendant immédiatement du triumvir *Amour*. Ceux qu'on surprend en flagrant délit de sodomie sont réprimandés et condamnés à porter pendant deux jours leurs souliers pendus au cou, comme pour dire qu'ils ont interverti les lois naturelles, et qu'ils ont mis, pour ainsi dire, les pieds à la tête. S'il y a récidive, la peine est augmentée jusqu'à ce qu'elle atteigne enfin graduellement jusqu'à la peine de mort. Mais ceux qui gardent leur chasteté jusqu'à l'âge de vingt et un ans et mieux encore de vingt-sept ans, sont honorés et célébrés par des vers, chantés à leur louange, dans les assemblées publiques.

Dans les jeux publics, hommes et femmes paraissent sans aucun vêtement, à la manière des Lacédémoniens, et les magistrats voient quels sont ceux qui, par leur conformation, doivent être plus ou moins aptes aux unions sexuelles, et dont les parties se conviennent réciproquement le mieux. C'est après s'être baignés, et seulement toutes les trois nuits qu'ils peuvent se livrer à l'acte générateur : les femmes grandes et belles ne sont unies qu'à des hommes grands et bien constitués ; les femmes qui ont de l'embonpoint sont unies à des hommes secs, et celles qui n'en ont pas sont réservées à des hommes gras, pour que leurs divers tempéraments se fondent et qu'ils produisent une face bien constituée. Le soir, les enfants viennent préparer les lits, puis vont se coucher, sur l'ordre du maître et de la maîtresse. Les générateurs ne peuvent s'unir que lorsque la digestion est faite et qu'ils ont prié Dieu. On a placé dans les chambres à coucher de belles statues d'hommes illustres, pour que les femmes les regardent et demandent au Seigneur de leur accorder une belle progéniture. L'homme et la femme dorment dans deux cellules séparées jusqu'à l'heure de l'union ; une matrone vient ouvrir les deux portes à l'instant fixé. L'astrologue et le médecin décident quelle est l'heure la plus propice; ils tâchent de trouver l'instant précis où Vénus et

Mercure, placés à l'orient du soleil, sont dans une case propice à l'égard de Jupiter, de Saturne et de Mars, ou tout à fait en dehors de leur influence¹.

Ils regardent comme une chose défavorable que le géniteur n'ait pas été trois jours sans voir charnellement de femme avant l'union, et qu'il ne soit pas pur de toute mauvaise action également depuis trois jours, ou que du moins il ne soit pas réconcilié avec Dieu après avoir péché. Ceux qui s'unissent sexuellement avec des femmes ou enceintes, ou stériles, ou dégradées, par plaisir ou par ordonnance de médecin, ne sont pas soumis à ces règles. Mais les magistrats, qui sont tous prêtres, et les hommes qui ne s'occupent que de science, doivent, avant de se livrer à l'acte générateur, se priver de femmes pendant un laps de temps beaucoup plus long, et se soumettre à des lois spéciales. Car le travail affaiblit chez eux les esprits vitaux, leur cerveau, sans cesse tendu par la pensée, ne transmet pas les mêmes forces génératrices, et ils ne peuvent produire qu'une race débile. Pour y remédier, on leur choisit des femmes vives, fougueuses et belles. Et par la raison contraire, on ne livre aux hommes actifs, énergiques et, pour ainsi dire, furibonds, que des femmes grasses et d'un tempérament doux.

Les Solariens pensent que les vertus fructifient en nous, grâce à une bonne complexion, et que sans elle on ne peut les acquérir. Ils ajoutent que les méchants ne font quelque bien que par crainte des lois ou de Dieu, mais que si cette crainte vient à cesser, ils font beaucoup de tort à la République, soit par de sourdes menées, soit ouvertement ; et que, pour éviter ces tristes conséquences, il faut apporter beaucoup de soin à la génération et bien pèsera cet effet les qualités naturelles, sans tenir compte de la richesse et de la noblesse de naissance qui trompent souvent.

Lorsqu'une femme n'a pas conçu par suite d'une première union charnelle, on l'unit sexuellement avec un autre homme. Si enfin elle est reconnue être stérile, elle devient commune. Mais, en ce cas, on ne lui accorde pas les honneurs dont jouissent les mères, ni dans le *Conseil de la génération*, ni à table, ni dans le temple ; afin de contenir, par cet exemple, les femmes qui pourraient se rendre stériles par libertinage.

Celles qui ont conçu s'abstiennent de marcher pendant quinze jours, puis, elles prennent peu à peu quelque exercice, afin de fortifier leur fœtus et de lui ouvrir les voies de la nourriture, et graduellement elles lui donnent des forces par un exercice toujours croissant. Elles ne mangent que ce qui doit leur être profitable, d'après l'avis des médecins. Après l'accouchement, elles nourrissent elles-mêmes l'enfant et l'élèvent dans des édifices communs réservés à cet usage ; l'allaitement dure deux ans et plus, si le médecin le juge à propos.

Une fois l'enfant sevré, on le confie aux mains des maîtres ou des maîtresses, suivant son sexe. Les enfants sont exercés tous ensemble à connaître l'alphabet

et les peintures, on les fait courir, se promener, lutter, et on leur apprend les langues et les histoires qui se déroulent en tableaux sur les murs. Ils portent dès lors de beaux vêtements. Après leur sixième année, on commence à leur enseigner les sciences naturelles ; ensuite les choses auxquelles ils paraissent le plus aptes, d'après le jugement des magistrats. Puis enfin on les initie aux sciences mécaniques. Les enfants d'un esprit plus lourd sont envoyés dans les campagnes, et si, plus tard, leur esprit s'ouvre, ils reviennent dans la Cité. Presque tous ceux qui ont été engendrés sous la même constellation ont des penchants semblables ; il en est de même pour leurs mœurs et surtout pour leurs qualités physiques. De là vient une grande concorde dans la République, car ils se soutiennent tous par leur affection mutuelle.

Les noms qu'on leur donne ne sont pas pris au hasard, mais c'est le *Métaphysicien* qui en impose de relatifs aux qualités extérieures, ainsi qu'on le faisait chez les anciens romains. Les Solariens s'appelleront, par exemple, le *beau*, le *tordu*, le *maigre*, etc. ; et lorsqu'ils se distinguent, soit dans les arts, soit dans la guerre ou la paix, on ajoute un second nom au premier, tiré cette fois de leurs actions : comme le *grand*, l'*excellent*, le *fort*, le *rusé*, le *vainqueur* ; ou d'une conquête : *l'asiatique*, *l'africain*, *l'étrusque*, etc. Ce sont les magistrats suprêmes qui décernent d'ordinaire ces noms, en les accompagnant d'une couronne qu'on remet aux plus dignes, au milieu des applaudissements et de la musique. Ils n'emploient l'or et l'argent que pour en faire des vases et des ornements dont la jouissance est commune à tous.

L'HOSPITALIER.

N'y a-t-il pas de jalousie entre eux ? Et ceux qui n'ont pu obtenir les emplois qu'ils désiraient ne montrent-ils point de mécontentement ?

LE GÉNOIS.

Pas le moins du monde. Car chacun a non seulement son nécessaire, mais aussi ses jouissances. Tout ce qui regarde la génération est scrupuleusement réglé, non pour le plaisir des individus, mais pour le bien de la République. Il faut nécessairement obéir aux magistrats.

Nous croyons que la nature exige que nous connaissions et que nous élevions ceux que nous engendrons; que nous ayons une maison, une femme et des enfants à nous. Eux le nient et pensent, avec saint Thomas, que la génération est faite pour conserver l'espèce et non l'individu, La reproduction regarde donc la République et non les particuliers, si ce n'est comme partie du tout, qui est la République. Et comme les particuliers engendrent et élèvent très mal leurs enfants, il peut en résulter un grand mal pour la République qui, dans ce cas, a raison de ne s'en remettre qu'à elle-même sur un point de cette importance. La

sollicitude de la paternité regarde donc bien plus la communauté que l'homme privé. On cherche à cet effet à réunir les géniteurs et les génitrices, selon les enseignements de la philosophie. Platon pense qu'on doit s'en remettre au sort pour la formation des couples, de crainte que ceux qui se verraient privés de femmes fortes et belles ne s'en prissent aux magistrats et ne se révoltassent contre eux. Il pense aussi que, dans le tirage au sort, les magistrats doivent user de ruse, ne donner les belles femmes qu'à ceux qui en sont dignes, n'accorder aux autres que celles qu'ils méritent et non pas celles qu'ils désirent. Mais cette ruse serait inutile chez les Solariens, pour unir les hommes difformes aux femmes qui le sont, car on ne trouve pas de difformité chez eux. Les femmes, grâce à l'exercice qu'elles se donnent, ont des couleurs vives, des membres robustes, et sont grandes et agiles. La beauté des femmes consiste pour les Solariens dans la force et la vigueur, et l'on punirait de mort celles qui farderaient leur visage pour s'embellir, se serviraient de chaussures élevées pour se grandir, ou porteraient de longues robes pour couvrir des pieds défectueux. D'ailleurs, quand elles le voudraient, elles ne pourraient avoir recours à ces artifices, car où en trouverait-elles les moyens ? Ils disent que de tels abus naissent chez nous de l'oisiveté des femmes et de leur paresse qui les affaiblissent, les pâlisent, et diminuent leur taille en la ployant. Alors il faut simuler la fraîcheur du coloris, se grandir par des chaussures élevées et paraître belle par la frêle délicatesse des formes, et non par la force d'une bonne constitution ; et c'est ainsi qu'elles détruisent leur tempérament et celui de leurs enfants.

Si, par hasard, un homme et une femme s'éprennent mutuellement l'un de l'autre, il leur est permis de converser et de jouer ensemble, de se donner des guirlandes de fleurs ou de feuillage et de s'adresser des vers. Mais s'ils ne sont pas dans les conditions voulues pour une bonne génération, ils ne peuvent en aucuns cas s'unir sexuellement, à moins que la femme ne soit déjà enceinte (ce que l'amant attend avec impatience), ou bien qu'elle ne soit stérile. Au reste, ils ne connaissent guère que l'amitié en amour, et ne sont presque jamais poussés par la concupiscence. Les Solariens attachent en général peu d'importance aux choses matérielles et s'en inquiètent à peine, car chacun reçoit tout ce qui lui est nécessaire, et le superflu ne lui est donné qu'à titre de récompenses honorifiques, ces récompenses se distribuent dans les grandes solennités ; où l'on offre aux héros ainsi qu'aux héroïnes, soit de belles couronnes, soit des vêtements somptueux, soit des mets plus exquis. Bien qu'ils portent des vêtements blancs le jour et dans la Cité, pour sortir de la ville et pendant la nuit ils en portent de rouges, soit en laine, soit en soie. Ils détestent le noir, comme étant un symbole d'abjection, et c'est pour cela qu'ils méprisent les Japonais, qui aiment les couleurs sombres. Ils regardent l'orgueil comme le vice le plus exécrationnel, et toute action orgueilleuse est punie par une très grande humiliation. Aussi, ils ne croient pas s'abaisser en servant la communauté, soit à table, soit dans les

cuisines, soit encore en prodiguant leurs soins aux malades. Ils disent qu'il n'est pas plus honteux de marcher avec les pieds, que de voir avec les yeux et de parler avec la bouche, C'est pourquoi tous remplissent les ordres qu'on leur donne, quels qu'ils soient, en en regardent toujours l'accomplissement comme honorable. Ils n'ont pas de ces serviteurs payés qui corrompent les mœurs, car ils se suffisent à eux-mêmes. Hélas! il n'en est pas de même chez nous. On compte soixante-dix mille âmes à Naples, et c'est à peine s'il y a dix ou quinze mille travailleurs dans ce nombre. Aussi, ceux-là s'épuisent et se tuent par un travail au-dessus de leurs forces. Les oisifs se perdent par la paresse, l'avarice, les maladies, le libertinage, etc. Ils pervertissent les autres, en les retenant à leur service, parce qu'ils sont pauvres et faibles, et ils leur communiquent leurs propres vices. De là vient que le service public se fait mal, qu'il n'y a pas de fonctions utiles bien dirigées, que l'agriculture, la guerre et les arts sont délaissés par la plupart des citoyens, et que ceux qui s'en occupent le font avec dégoût. Dans la Cité du Soleil, au contraire, les magistratures, les arts, les travaux et les charges étant également distribués, chacun ne travaille pas plus de quatre heures par jour. Le reste du temps est employé à étudier agréablement, à discuter, à lire, à faire et à entendre des récits, à écrire, à se promener, à exercer enfin le corps et l'esprit, tout cela avec plaisir. Les jeux sédentaires, tels que les cartes, les échecs, etc., sont défendus. Les Solariens jouent à la paume, au sabot, ils luttent, lancent des flèches et des javelots et tirent de l'arquebuse. La pauvreté, disent-ils, engendre la bassesse, l'astuce, le dol, le vol, les trahisons, le faux témoignage, le vagabondage et la mendicité; mais la richesse produit aussi l'insolence, l'orgueil, l'ignorance, la présomption, la tromperie, la vanterie, l'égoïsme et la grossièreté. Grâce à la communauté, les hommes ne sont ni riches ni pauvres. Ils sont riches, parce qu'ils possèdent en commun, pauvres, parce qu'ils n'ont rien en propre. Ils se servent des choses, mais ne les servent pas. C'est ce qu'ils admirent dans les religieux de la chrétienté, et encore plus dans la vie des apôtres.

L'HOSPITALIER.

Tout cela me semble très saint et très beau, mais cependant la question de la communauté paraît bien difficile à résoudre. Saint Clément de Rome dit que, d'après les institutions des apôtres, les femmes doivent être en commun et approuve Socrate et Platon, qui l'enseignèrent ; mais la glose entend que cette communauté ne va pas jusqu'au lit. Tertullien, d'accord avec la glose, dit que les premiers chrétiens avaient tout en commun, hors les femmes, bien que par charité elles se dévouassent au service de tous.

LE GÉNOIS.

Je ne connais guère les livres dont tu me parles. Je sais seulement que si chez les Solariens la communauté des femmes s'étend jusqu'au lit, elle n'y existe pas à la manière des brutes, qui s'emparent de la première femelle qu'ils rencontrent,

mais suivant les lois de la génération, comme je l'ai déjà dit. Je crois cependant qu'ils peuvent être dans l'erreur à ce sujet quoiqu'ils s'appuient sur l'autorité de Platon, de Socrate et aussi de saint Clément, sans doute mal interprété, comme tu le dis. Il prétendent que saint Augustin approuve la communauté, mais non jusqu'à l'union charnelle avec toutes les femmes, car c'est là l'hérésie des Nicolaïtes, et que notre église n'a permis le mariage que pour éviter un plus grand mal, et non pour produire un plus grand bien. Il pourrait se faire que cet usage tombât chez eux en désuétude, d'autant plus que dans les villes sujettes, tout en instituant la communauté, ils ne l'ont pas étendue jusque là. Néanmoins ils regardent cela comme une imperfection et un manque de philosophie de la part des habitants de ces villes conquises. L'habitude rend les femmes propres à la guerre et à beaucoup d'autres exercices. Cette aptitude fait que j'approuve infiniment l'opinion de Platon et de nôtre Gaïetaⁱⁱ sur ce point, et que je désapprouve complètement celle d'Aristote. Ce qui rend encore les Solariens dignes d'éloges, c'est qu'aucune difformité n'autorise un homme à vivre dans l'oisiveté ; les vieillards seuls sont exceptés, et pourtant ils sont encore utiles par les conseils qu'ils donnent. Le boiteux sert de surveillant, l'aveugle carde la laine et choisit la plume pour les matelas et les coussins. La République se sert de la voix et des oreilles de ceux qui ont perdu leurs jambes et leurs yeux. Enfin, ne leur restât-il plus qu'un membre, elle les emploierait dans la campagne, pour surveiller et rendre compte de ce qu'ils voient. Les infirmes sont, du reste, aussi bien traités que les autres.

L'HOSPITALIER.

Parle-moi maintenant de la guerre, s'il te plaît. Ensuite je te prierai de m'entretenir de la manière dont ils se nourrissent, puis de leurs arts et de leurs sciences, et enfin de leur religion.

LE GÉNOIS.

Le triumvir *Puissance* a sous ses ordres les chefs de l'artillerie, de la cavalerie, de l'infanterie, du génie militaire, etc. Ceux-ci commandent un grand nombre d'autres chefs et de gens choisis parmi les plus expérimentés dans leur art. *Puissance* a également sous lui des athlètes qui enseignent les exercices militaires. Parmi les athlètes, ceux à qui l'âge donne plus de prudence, initient les enfants au-dessus de douze ans au métier des armes ; des maîtres subalternes les ont habitués à la lutte, à la course, à lancer des pierres, etc. Puis on leur enseigne à frapper un ennemi, un cheval, un éléphant ; à manier une épée, une lance, un javelot, une fronde ; à monter à cheval, à poursuivre l'ennemi, à battre en retraite, à rester dans les rangs, à aider ses compagnons d'armes, à prévenir les attaques et à vaincre. Les femmes reçoivent la même éducation militaire, sous des maîtres et des maîtresses, afin qu'elles puissent, si la nécessité l'exige, secourir les hommes dans une bataille qui serait livrée près de la Cité ou

défendre les remparts, en cas d'invasion soudaine ; elles imitent et honorent ainsi les Lacédémoniennes et les Amazones. Elles savent fondre des balles et les lancer, à l'aide d'une arquebuse, écraser l'ennemi du haut des créneaux, avec des pierres, et soutenir son attaque ; elles sont habituées à chasser la peur de leur âme, et celles qui en montreraient seraient sévèrement punies. Les Solariens ne craignent pas la mort, car ils croient tous que l'âme est immortelle, et qu'en sortant du corps elle va rejoindre les bons ou les mauvais esprits, selon ses mérites. Quoiqu'ils soient brachmanes et pythagoriciens, ils n'admettent la transmigration des âmes que par quelques jugements exceptionnels de Dieu. Ils ne craignent pas de frapper tout ennemi de leur république et de leur religion, car il est, par cela seul, disent-ils, indigne de pitié. On passe l'armée en revue tous les deux mois, et tous les jours on l'exerce, soit dans un camp, soit dans l'enceinte de la Cité. On lit des livres où il est traité de l'art militaire, tels que les histoires de Moïse, de Josué, de David, des Macchabées, de César, d'Alexandre, de Scipion, d'Annibal, etc. ; après chaque lecture tout le monde émet son opinion. Le professeur répond ensuite et décide les questions débattues.

L'HOSPITALIER.

Mais avec qui un peuple aussi heureux peut-il être en guerre ? quelles causes le décident-elles à se battre ?

LE GÉNOIS.

Les Solariens n'auraient-ils aucune alternative de guerre, ne cesseraient pas pour cela de s'exercer dans l'art militaire et la chasse, afin de ne pas s'amollir et de n'être pas pris au dépourvu ; mais il n'en est pas ainsi, car il existe quatre autres royaumes dans la même île, dont les rois sont très jaloux de leur félicité, car les peuples qu'ils gouvernent, au lieu de leur obéir, voudraient vivre à la manière des Solariens et même être leurs sujets ; c'est pourquoi ces rois déclarent souvent la guerre aux habitants de la Cité du Soleil, la motivant sur ce que ceux-ci ont usurpé une partie de leurs États et sur ce qu'ils mènent une vie impie, n'ayant pas d'idoles et ne suivant ni la religion des autres païens, ni celle des anciens brachmanes. Les Indiens les attaquent comme des sujets révoltés, et les habitants de Taprobane, qui les aidèrent d'abord, se déclarent aussi contre eux maintenant ; cependant les Solariens sont toujours victorieux. Aussitôt qu'ils ont reçu quelque insulte, ou que leurs alliés ont été lésés, ou bien encore qu'une ville opprimée les appelle comme libérateurs, ils s'assemblent en Conseil, et après s'être agenouillés, ils demandent à Dieu de leur inspirer une bonne résolution ; ensuite ils examinent de quel côté est le bon droit, et s'ils jugent que ceux qui les ont appelés à leur aide ont raison, ils déclarent la guerre de la manière suivante : un prêtre, nommé *le Forensis*, est député sur l'heure vers les ennemis pour leur demander soit la restitution du butin, soit la cessation de toute hostilité envers leurs alliés, soit la délivrance des villes opprimées. Si l'on refuse

d'accéder à ses demandes, il déclare la guerre, en invoquant contre les défenseurs d'une mauvaise cause, la colère du Dieu des vengeances ; si l'ennemi hésite, *le Forensis* lui accorde une heure pour réfléchir, si c'est un roi ; trois, si c'est une république; afin qu'on ne cherche pas à gagner du temps par des réponses évasives. Dès que la guerre est déclarée, l'exécution en est confiée au lieutenant (*Vicarius*) de *Puissance*. Afin d'éviter tout retard, ce dernier ne prend conseil que de lui-même et décide tout sans contrôle, ainsi que le faisaient les dictateurs romains. Cependant, lorsqu'il s'agit d'une affaire de grande importance, il consulte le *Soleil*, *Amour* et *Sagesse*; mais, avant tout, un orateur expose dans le Grand Conseil les causes et la justice de l'expédition. Ce Grand Conseil est composé de tous les *Solariens* âgés de plus de vingt ans. C'est ainsi que se font les préparatifs nécessaires. Toutes sortes d'armes sont conservées dans les arsenaux, et l'on s'exerce à en faire usage dans des batailles simulées. Les murs extérieurs de chaque enceinte sont garnis de bombardes, et des hommes sont toujours prêts à les servir. Ils ont aussi des canons montés sur des roues et qu'ils traînent sur les champs de bataille ; les munitions de guerre et de bouche se transportent à dos de mulet ou d'âne et sur des chariots. Sitôt qu'ils sont en campagne, lorsqu'ils forment un camp, ils placent au centre les approvisionnements, les canons, les chariots, les échelles et les machines de guerre. Ils se battent avec ardeur, mais leur impétuosité est toujours réglée par la prudence : par exemple, il leur arrive de feindre de battre en retraite. L'ennemi, pensant qu'ils cèdent et fuient, les poursuit, mais les Solariens, se réunissant aussitôt en légions, forment deux ailes et se reposent un instant, tandis que l'artillerie vomit des projectiles meurtriers contre l'ennemi, dont ils achèvent ensuite facilement la déroute. Ils ont une foule de ruses semblables, car dans les stratagèmes et dans l'usage des machines de guerre aucun peuple ne les surpasse. Ils établissent leurs camps à la manière des Romains et dressent leurs tentes, les entourent de palissades et de fossés avec une célérité surprenante. Des chefs particuliers président aux travaux, aux machines, au service des canons. Tous les soldats savent se servir de la houe et de la hache. Cinq, huit ou dix généraux, experts dans l'art des stratagèmes et des évolutions, commandent aux diverses parties de l'armée les mouvements qu'ils sont convenus d'exécuter à l'avance. Ils conduisent d'ordinaire avec eux une troupe d'enfants à cheval, afin de les habituer à la vue du sang répandu, comme les louveteaux et les lionceaux; mais au moment d'un grand danger, on les place à l'écart, ainsi que les femmes armées. Après la bataille, ces femmes et ces enfants félicitent les guerriers et pansent les blessés, et les réconfortent avec des caresses et de douces paroles, qui produisent un effet merveilleux. Les combattants, voulant se montrer courageux aux yeux de leurs femmes et de leurs enfants, tentent d'incroyables efforts, et l'amour leur fait remporter la victoire. Celui qui monte le premier à l'assaut reçoit une couronne de gazon, aux applaudissements des femmes et des enfants; celui qui sauve la vie à un compagnon d'armes en reçoit une de chêne; celui qui tue un tyran en consacre les dépouilles opimes au temple, et le *Soleil*

lui donne un surnom rappelant son action. D'autres couronnes sont également distribuées. Chaque cavalier porte une lance et deux pistolets d'un fort calibre et dont le canon va se rétrécissant à l'orifice, et qu'ils suspendent aux arçons. La manière dont sont fabriqués ces pistolets fait que la balle pénètre toute armure. Ils portent également une dague et un poignard. La cavalerie, qui porte d'épaisses armures, a des massues en fer. Si la dague et les balles s'émousent sur les cuirasses des ennemis, ils ont recours à cette massue, pour les abattre, comme Achille contre Cygnus. Deux chaînes de six palmes où pendent deux boules de fer sont attachées à cette massue, de sorte qu'en frappant elles entourent le cou de l'ennemi que l'on peut facilement tirer à soi et renverser. Pour pouvoir faire plus commodément usage de leurs massues, ils ne gouvernent pas leurs chevaux avec les mains, mais avec les pieds ; les rênes se croisent sur les arçons de la selle et viennent s'attacher aux étriers, qui sont faits en forme de sphère à l'extérieur et de triangle à l'intérieur. Or, en tournant, le pied fait tourner également la sphère à laquelle les rênes sont attachées, et, par ce moyen, il les tend ou les relâche ; en tournant le pied gauche ils tirent le cheval vers la droite et *vice versa*. Les Tartares, bien qu'ils conduisent aussi leur chevaux avec les pieds, ignorent cependant ce procédé d'attacher les rênes aux étriers ; la cavalerie légère entre successivement dans le combat de la manière suivante : d'abord les arquebusiers, puis les lanciers, puis les frondeurs, qui sont très-estimés, et dont une partie se porte en avant, et l'autre revient tour à tour, comme les fils d'un métier de tisserand ; puis marche une troupe de réserve armée de piques; enfin, c'est l'épée à la main que tous ensemble tentent le dernier effort.

Après la guerre, on célèbre des triomphes à la manière des Romains, mais plus magnifiques encore. Tandis qu'on rend à Dieu des actions de grâces, le général de l'expédition se présente au milieu du temple, et le poète historien qui, selon l'usage, a assisté à la guerre, raconte tout ce qui s'y est passé. Ensuite le *Métaphysicien* couronne de laurier le général, et l'on accorde des présents et des récompenses aux soldats les plus valeureux, et on les exempte pour plusieurs jours de tout travail. Mais ils sont insensibles à cette dernière faveur, et, ne pouvant rester oisifs, ils vont aider leurs amis. Les soldats, au contraire, qui ont été vaincus par leur faute, ou qui n'ont pas gardé leurs avantages, sont publiquement blâmés. Celui qui le premier a donné l'exemple de la fuite ne peut échapper à la mort, à moins que toute l'armée ne demande sa grâce et que chacun consente à prendre pour lui-même une partie de la peine encourue par le coupable. Mais rarement on lui montre une telle indulgence, si ce n'est lorsque de fortes raisons l'autorisent. Le soldat qui n'a pas secouru son compagnon d'armes est frappé de verges. Celui qui a montré de l'insubordination est jeté dans une fosse pour être dévoré par les bêtes. On ne lui donne pour toute arme défensive qu'un bâton, et s'il peut triompher des lions et des ours, chose presque impossible, on lui fait grâce.

Les villes soumises, ou qui se donnent d'elles-mêmes sont constituées en communauté et reçoivent une garnison et des magistrats solariens. Peu à peu elles s'habituent à la manière de vivre et aux mœurs de la Cité du Soleil. Elles y envoient leurs enfants, qu'on y élève sans rétribution.

Je ne saurais te parler en détail des explorations, des vedettes, des usages et des rites pratiqués au-dedans et au-dehors de la Cité. Tu te les imagineras facilement. On assigne à chacun l'emploi qu'il doit occuper, d'après son caractère et la constellation sous laquelle il a été engendré. C'est pourquoi tous font bien ce dont ils sont chargés et le font avec plaisir, puisque leurs travaux coïncident avec leurs dispositions naturelles.

Des sentinelles placées sur les murs de la septième enceinte sur les tours et sur les retranchements, gardent nuit et jour les quatre portes de la ville. Cette garde est confiée aux femmes pendant le jour, et aux hommes pendant la nuit. Ce service exerce leur activité et rend toute surprise impossible. Chaque sentinelle reste en faction pendant trois heures, ainsi que cela se pratique chez nous. C'est au coucher du soleil qu'on vient organiser les postes, aux sons d'une symphonie à laquelle se mêlent les tambours. Les Solariens cultivent le plaisir de la chasse, comme étant une image de la guerre. À certains jours de fête ils livrent des combats simulés à pied et à cheval sur les esplanades, pendant lesquels la musique joue pour les animer. Ils se plaisent à pardonner les erreurs et les offenses de leurs ennemis, et les secourent après la victoire. Si la République décide de raser une ville ou de punir de mort quelques uns de ses ennemis, on exécute ces arrêts le jour même de la victoire, pour n'avoir plus ensuite qu'à s'occuper du bonheur du peuple soumis.

Les Solariens pensent qu'on ne doit jamais se battre que pour rendre les vaincus meilleurs, et non pour les détruire. Quand une querelle a lieu entre deux habitants de la Cité, soit pour cause d'injure ou pour tout autre cause (or, il n'en peut guère naître qu'à propos d'une question d'honneur), le chef et les magistrats punissent secrètement le coupable, si dans un premier mouvement de colère il s'est porté jusqu'à frapper son adversaire. Si la querelle s'est bornée à des paroles, on en remet la solution à la première bataille, disant que c'est sur l'ennemi seul qu'un Solarien peut décharger sa colère. Celui des deux antagonistes qui se distingue le plus dans le combat est déclaré avoir soutenu la meilleure cause et la vérité dans la querelle, et l'autre se soumet sans murmure ; cependant la justice se réserve, dans certains cas, d'appliquer des peines. Le duel est sévèrement défendu. Celui qui veut se montrer le meilleur, ne doit le faire qu'en combattant les ennemis, de sa patrie.

L'HOSPITALIER.

Cette loi est fort sage, car elle empêche les dissensions et les guerres civiles, d'où naissent trop souvent les tyrans, ainsi que nous le montre l'exemple de Rome et d'Athènes. Maintenant, parle-moi, je te prie, de leurs différents travaux.

LE GÉNOIS.

Je crois t'avoir déjà dit que les travaux de la guerre et de l'agriculture, ainsi que le soin du bétail, sont on commun.

Chacun est tenu de connaître ces différentes fonctions, qui sont proclamées les plus nobles. De là vient que celui qui connaît à fond plusieurs arts ou métiers est le plus estimé, bien que chacun ne soit employé qu'à la branche d'industrie pour laquelle il a le plus d'aptitude. Les travaux les plus fatigants paraissent aux Solariens les plus dignes d'éloges. Tels sont la maçonnerie et la manutention du fer. Aussi, personne ne refuse de s'y adonner; d'autant plus qu'on a consulté le goût naturel de chaque individu. Par la juste distribution du travail, la part qu'en fait chacun, loin d'affaiblir ou de briser ses forces, les augmente. Les métiers les moins fatigants sont exercés par les femmes. Tous les Solariens sont tenus de savoir nager, et à cet effet des piscines, alimentées par des sources, ont été construites au-dedans et au-dehors de la ville. Ils font très peu de commerce. Ils connaissent pourtant la valeur des différentes monnaies et en ont pour subvenir aux dépenses des ambassadeurs et des explorateurs envoyés à l'étranger.

Des marchands viennent des diverses parties du monde acheter aux Solariens leur superflu. Mais ceux-ci, bien qu'ils paient souvent en argent, n'en veulent point accepter. Ils se contentent d'échanger leurs marchandises contre celles dont ils ont besoin. Les enfants de la Cité rient aux éclats en voyant quelle quantité de marchandises ces commerçants livrent pour quelques pièces d'argent ; mais les vieillards n'en rient pas ; ils ne veulent pas laisser corrompre les mœurs par les esclaves et les étrangers. C'est pourquoi toute vente et tout achat se fait aux portes de la ville ; c'est là aussi qu'ils vendent leurs prisonniers de guerre, à moins qu'ils ne les emploient à creuser des fosses ou à faire d'autres travaux fatigants hors de la ville. Quatre troupes de soldats veillent sans cesse sur les champs et sur ceux qui y travaillent. Ils sortent chaque jour par les quatre portes de la ville, qui s'ouvrent sur quatre routes allant jusqu'à la mer, et facilitant le transport des marchandises et le voyage des étrangers, envers lesquels les Solariens se montrent toujours prévenants et généreux. Pendant trois jours tous les étrangers sont nourris aux frais de la communauté. On commence par leur laver les pieds ; puis on leur fait parcourir la Cité, et on leur en explique tous les usages; ils sont admis à l'honneur de la table commune. Des magistrats sont spécialement chargés de veiller à la sécurité, ainsi qu'au bien-être des hôtes de la ville. S'ils ont le désir d'en devenir citoyens, on les fait passer par diverses

épreuves, pendant un mois à la campagne et pendant un mois dans la Cité même ; ensuite on décide de l'admission ou du refus. En cas d'acceptation, ils sont reçus après certaines cérémonies et plusieurs serments qu'on leur fait prêter. Les Solariens font un si grand cas de l'agriculture, qu'ils ne laissent pas une palme de terre inculte. Ils observent les vents et les constellations pour tous leurs travaux des champs. Quand l'époque propre à chaque opération est arrivée, ils sortent presque tous armés de la ville, trompettes et tambours en tête et précédés de bannière, pour labourer, semer, sarcler, moissonner, cueillir les fruits et vendanger. En peu d'heures tout est terminé. Ils ont inventé et se servent de chars surmontés de voiles qui marchent même contre le vent, grâce à un admirable mécanisme de roues opposées les unes aux autres. Lorsque le vent manque tout à fait, une seule bête de somme suffit à traîner le plus grand de ces chars. C'est une admirable invention ! *Des gardes du territoire* armés parcourent la campagne tour à tour. Les Solariens ne se servent ni de fumier, ni de boue pour engrais, pensant que ces deux modes de fertiliser la terre corrompent la semence, dont les fruits énervent et abrègent la vie. Ils comparent à ce propos la terre à la femme qui s'embellit par le fard et non par l'exercice de son corps, et qui engendre, faute de vigueur, une progéniture faible et languissante. Et de là, ils concilient qu'il ne faut pas non plus farder la terre, mais se contenter de l'exercer ; ce qu'ils font, du reste, avec un art infini ; car ils ont des secrets pour hâter la fécondation de la semence, la multiplier et empêcher qu'elle ne se perde. Ils ont un livre sur ces matières, intitulé : *Géorgiques*. Ils ne cultivent une part de leur territoire que pour ce qui est nécessaire à leurs besoins. Le reste sert de pâturages aux bestiaux.

L'art d'élever et de soigner les chevaux, les bœufs les moutons, les chiens et en général tous les genres d'animaux domestiques ou apprivoisés, est estimé chez eux comme il le fut du temps d'Abraham. On accouple ces animaux de manière à produire de belles races. On représente en peinture les bœufs, moutons et chevaux les plus beaux. Les étalons ne paissent pas avec les juments ; ce n'est qu'en temps opportun qu'on les accouple dans les cours des écuries champêtres. On consulte, pour connaître le moment favorable, le Sagittaire, sous une bonne influence de Mars et de Jupiter; pour les bœufs, le taureau; pour les moutons, le bélier, etc., selon les lois de l'astrologie. Les poules sont sous l'influence des Pléiades, ainsi que les canards et les oies, que les femmes conduisent gaiement aux champs dans le voisinage de la ville, où sont disposés des abris pour ces animaux et des bâtiments où les femmes s'occupent de la confection du fromage, du beurre, etc. ; elles y élèvent un grand nombre de chapons. Un livre intitulé *Bucoliques* traite de toutes ces choses.

Tout abonde dans la Cité du Soleil, parce que chacun tient à se distinguer dans son travail, qui est facile et court, et à se montrer discipliné. Le chef qui préside à chaque chose est appelé par le subordonné : *Roi*, ce titre n'appartenant, suivant

eux, qu'à ceux qui savent et non à ceux qui ignorent. C'est une chose admirable que de voir avec quel ordre, hommes et femmes, divisés en bandes, se livrent au travail, sans jamais enfreindre les ordres de leurs *rois*, et sans jamais se montrer fatigués comme nous le ferions. Ils regardent leurs chefs comme des pères ou des frères aînés. Il y a dans le pays des Solariens des bois et des forêts, où ils s'exercent à chasser les bêtes féroces.

L'art nautique est très honoré chez eux ; ils ont des vaisseaux et des trirèmes qui marchent sur la mer sans voiles, ni rames, par un admirable mécanisme, et d'autres avec des rames et des voiles ; ils connaissent à merveille les étoiles et le flux et le reflux de la mer ; ils voyagent afin d'étudier les diverses nations, le pays qu'elles habitent, ainsi que ses productions. Ils ne se laissent pas insulter, mais ils ne bravent personne, et ne se battent qu'à la dernière extrémité. Ils disent que le monde entier en viendra à adopter leurs usages, ce qui ne les empêche pas de chercher si, parmi les autres nations, il en est une qui soit meilleure que la leur. Ils ont conclu des traités avec les Chinois, et avec plusieurs contrées du continent et des îles ; tels que Siam, la Cochinchine, Calicut. les Solariens ont pour leurs combats de terre et de mer des feux artificiels, et un grand nombre de machines inconnues ; aussi ne sont-ils presque jamais vaincus.

L'HOSPITALIER.

J'aimerais maintenant que tu me fisses connaître quels sont leurs aliments, leurs boissons, la quantité qu'ils en consomment et la manière dont ils les préparent.

LE GÉNOIS.

Ils pensent qu'il faut d'abord régler la vie de la communauté, sauf à s'occuper ensuite des existences individuelles.

Leur nourriture se compose de viande, de fromage, de miel, de beurre, de dattes et de différents légumes. Dans le principe ils ne voulaient pas tuer d'animaux, car cela leur paraissait cruel ; mais lorsqu'ils réfléchirent qu'il était également cruel de détruire les plantes qui sentent aussi, l'homme ne pouvant se laisser mourir de faim, ils comprirent que les choses secondaires sont créées pour les supérieures. C'est pourquoi maintenant ils mangent tous de la chair des animaux. Cependant ils ne tuent pas volontiers les animaux productifs et utiles, tels que les bœufs et les chevaux, ils distinguent fort bien les aliments nuisibles des aliments salubres ; en cela la médecine leur est fort utile.

La composition du repas change tous les jours. Un jour, c'est de la viande, le lendemain, du poisson, et le troisième jour, des légumes. Le quatrième, on revient à la viande, et ainsi de suite, afin que l'estomac ne se fatigue pas. Les

aliments d'une digestion plus facile sont réservés aux vieillards, qui mangent trois fois par jour, mais fort peu chaque fois. La communauté fait deux repas et les enfants quatre, selon l'avis du médecin. Les Solariens vivent ordinairement jusqu'à cent ans, plusieurs même jusqu'à deux cents ans.

Ils sont très tempérants. L'usage du vin n'est permis aux jeunes gens qu'à l'âge de dix-neuf ans, à moins que leur santé ne l'exige. À cette époque, ils le boivent coupé d'eau, de même que les femmes. La plupart des hommes de cinquante ans n'y mettent plus d'eau. Ils mangent les aliments les plus substantiels de chaque saison, suivant en tout cela le régime prescrit par le proto-médecin chargé de ce soin. Les Solariens pensent qu'aucun produit de la terre ne peut être nuisible au temps où Dieu le fait naître, à moins qu'on n'en abuse. Ainsi, durant l'été, ils se nourrissent de fruits, qui, par leurs sucs et leur fraîcheur, les soulagent de la soif et de la chaleur ; pendant l'hiver, de fruits et de légumes secs ; en automne, de raisins, que Dieu fait mûrir à cette époque de l'année pour chasser l'humeur noire et la tristesse. Ils se servent beaucoup de parfums. En se levant le matin, ils se peignent et lavent leurs mains et leur visage avec de l'eau froide ; puis ils mâchent de la menthe, du persil ou du fenouil, et en frottent leurs mains. Les vieillards font usage d'encens. Ensuite, tournés vers l'Orient, ils disent une courte prière, semblable à celle que nous enseigna Jésus. Puis ils sortent, les uns pour aller aider les vieillards, les autres pour se rendre à l'assemblée ou aux fonctions diverses qu'ils exercent. D'abord ils vont entendre les leçons qui leur sont, nécessaires, puis ils se rendent au temple, puis aux exercices du corps, ensuite ils s'asseyent pour prendre un peu de repos et se réunissent enfin au réfectoire.

Ils n'ont jamais ni goutte, ni rhumatisme, ni catarrhes, ni sciatique, ni coliques, ni hydropisie, ni flatuosité, car ces maladies naissent de la mauvaise sécrétion des humeurs et des gonflements, et les Solariens dissipent les humeurs et les flatuosités à l'aide d'un exercice réglé. Les vents et l'expectoration sont regardés comme honteux ; car ils sont produits, disent-ils, par le manque d'exercice, la paresse, la crapule et l'intempérance ; ils souffrent plutôt d'inflammations et de spasmes secs, maladies auxquelles ils remédient par une nourriture saine et abondante. Les bains adoucissants, le laitage, le séjour dans de belles campagnes et un exercice agréable et modéré sont employés contre la consommation. Les maladies vénériennes n'ont aucune prise sur eux, grâce à l'usage de se laver fréquemment avec du vin, de se frotter avec des huiles aromatiques et de se donner beaucoup d'exercice, ce qui dissout en sueur les vapeurs fétides qui gâtent le sang et attaquent même la moelle, ils craignent encore moins la phthisie, car les humeurs ne séjournent pas dans leurs poitrines, à plus forte raison l'asthme produit par les humeurs épaisses. Ils traitent les fièvres ardentes par l'eau froide ; les éphémères par les parfums, les bouillons gras, le sommeil, la musique et la gaité ; les fièvres tierces par les saignées, la rhubarbe ou tout autre

attractif, les décoctions de racines, de plantes purgatives et acides. Ils boivent pourtant rarement de purgatifs ; ils guérissent facilement les fièvres quartes par une frayeur subite ou par les sucs des plantes dont les propriétés sont contraires à cette maladie ou même *semblables*.

Ils m'enseignèrent leurs secrets contre ces fièvres. Ils soignent beaucoup plus attentivement les fièvres continues, qu'ils craignent plus que les autres ; ils les combattent par l'observation des astres, par les plantes médicinales et les prières. Les fièvres quintanes, sextanes, octanes, etc., n'existent presque pas chez eux, leurs humeurs ne s'épaississant jamais.

Ils se servent de bains et de thermes semblables à ceux des Romains ; ils se frottent d'huiles et de beaucoup d'autres essences, inconnues chez nous, pour conserver la propreté, la santé et la force. C'est à l'aide de ces moyens et d'autres encore qu'ils combattent la maladie sacrée qui les atteint souvent.

L'HOSPITALIER.

C'est là un signe de puissance intellectuelle : car Hercule, Socrate, Callimaque, Scott et Mahomet furent aussi affligés de ce mal.

LE GÉNOIS.

Les Solariens cherchent à le guérir en adressant des prières au ciel, en affermissant le cerveau et en faisant usage des acides. Ils donnent au malade des bouillons gras mêlés de fleur de sureau, et s'efforcent de l'égayer ; ils sont très habiles dans l'art culinaire ; ils assaisonnent les aliments avec de la muscade, du miel, du beurre et des aromates fortifiants ; ils tempèrent les mets gras avec des acides, afin qu'ils soient moins nauséabonds; ils ne rafraîchissent pas les boissons avec de la glace, ni ne les font chauffer, comme les Chinois ; car ils trouvent inutile de remplacer par une chaleur factice celle que l'homme doit avoir naturellement; mais pour activer leur sang ils emploient l'ail trituré, le vinaigre, le serpolet, la menthe, le basilic, et surtout comme préservatif contre l'énervement des grandes chaleurs; ils ont un élixir qu'ils prennent tous les sept ans, et qui leur donne, pour ainsi dire, une nouvelle vie. Cette boisson est sans danger, très agréable et d'un admirable effet.

L'HOSPITALIER.

Tu ne m'as pas encore parlé des sciences et des magistrats.

LE GÉNOIS.

Je croyais pourtant l'avoir fait ; mais puisque je te vois si curieux de détails, j'en vais ajouter quelques uns à ceux que je t'ai déjà donnés. À chaque nouvelle, ainsi qu'à chaque pleine lune, on rassemble, après un sacrifice, le Conseil. Tous les individus au-dessus de vingt ans y sont admis à donner leur avis sur l'état de la République, à faire valoir leurs plaintes contre les magistrats ou à leur accorder des éloges. Tous les huit jours les magistrats se rassemblent ; c'est-à-dire, d'abord *le Soleil*, puis *Sagesse*, *Puissance* et *Amour*, qui ont chacun trois magistrats sous leurs ordres, chargés de la direction des arts dont ils ont la spécialité, ce qui fait déjà douze magistrats. *Puissance* dirige tout ce qui concerne l'art militaire ; *Sagesse* ce qui regarde les sciences ; *Amour* s'occupe de la nourriture, des vêtements, de la génération et de l'éducation. Les chefs de divisions tant hommes que femmes, les décurions, les centurions et Ses hommes de cinquante ans sont également convoqués. Dans cette assemblée on débat les affaires de la République et on élit les magistrats qui n'ont été que proposés auparavant dans le Grand Conseil. Tous les jours le *Soleil* et les triumvirs se réunissent pour se consulter sur les nécessités du moment, pour corriger, identifier et exécuter ce qu'on a décidé dans les élections ; enfin, pour pourvoir à tout ce qui est pressant ; ils ne prennent le sort pour arbitre que dans les cas tout à fait douteux. Tous les magistrats peuvent être changés par la volonté du peuple, à l'exception des quatre grands dignitaires, qui ne se démettent de leur charge que lorsque, après en avoir délibéré entre eux, ils la transmettent à quelqu'un qu'ils reconnaissent pour être plus sage, plus apte et plus digne qu'eux de l'occuper. Et, en ce cas, leur probité est si grande, qu'ils n'hésitent pas à abdiquer et à se soumettre ensuite entièrement à leur successeur. Mais ces changements sont peu fréquents. Après le *Métaphysicien* (le *Soleil*), qui préside, comme un architecte, à tous les travaux, et qui aurait honte d'ignorer rien de ce qu'il est donné à l'homme de pouvoir apprendre, après lui, dis-je, *Sagesse* a sous ses ordres les chefs de chaque branche des sciences, tels que *le grammairien, le logicien, le physicien, le médecin, le politique, le moraliste, l'économiste, l'astrologue, l'astronome, le géomètre, le cosmographe, le musicien, le professeur de perspective, l'arithméticien, le poète, le rhéteur, le peintre, le sculpteur*. Sous le triumvir *Amour* sont les magistrats chargés de la génération, de l'éducation et de l'hygiène, des vêtements, de l'agriculture, de l'art pastoral, des troupeaux, de la nourriture des animaux, de l'engraissement des bestiaux, de la cuisine, etc. Sous *Puissance*, les magistrats chargés des stratagèmes, de la castramétation, de la manutention du fer, des arsenaux, des monnaies, du trésor, de l'architecture, des chefs des explorateurs, de la remonte des chevaux, de l'infanterie et de la cavalerie, des gladiateurs, des artilleurs, des frondeurs et enfin le *Justicier*. Tous ces différents chefs ont sous leurs ordres des officiers secondaires spéciaux.

L'HOSPITALIER.

Tu ne me parles pas des juges.

LE GÉNOIS.

J'allais le faire. Chaque individu est sous la juridiction immédiate du chef de son emploi. Par conséquent, les magistrats qui président à chaque fonction sont les juges de tous leurs subordonnés ; ils les punissent par l'exil, le fouet, la réprimande, la privation de la table commune, l'interdiction du temple et du commerce des femmes. Lorsqu'un Solarien a tué ou blessé quelqu'un avec préméditation, on lui applique la loi du talion, c'est-à-dire : la mort, s'il a tué ; on le prive d'un œil s'il en a crevé un à sa victime, du nez, etc. La peine est atténuée, s'il n'y a pas eu préméditation, comme dans une rixe. Cette diminution de peine ne peut cependant être faite que par les triumvirs et non par le juge. On peut même en rappeler des triumvirs au *Soleil*, non pour qu'il change la peine, mais pour qu'il fasse grâce, s'il le juge convenable. Lui seul à ce droit. Il n'y a qu'une prison dans la Cité, encore n'est-ce qu'une tour où l'on enferme les ennemis rebelles. Les accusations ne se font pas par écrit, mais sont portées seulement devant le juge, qui entend les témoins et les réponses de l'accusé. *Puissance* assiste également aux débats. La sentence est rendue séance tenante. Si le condamné en appelle au triumvir, dès le jour suivant la première sentence est cassée ou confirmée. Enfin, le troisième jour, le *Soleil* ou accorde la grâce, ou maintient définitivement l'arrêt. Le coupable est obligé de se réconcilier avec l'accusateur et les témoins, comme avec les médecins de sa maladie, et de les embrasser en signe de paix. La peine de mort n'est infligée que par le peuple, qui tue ou lapide le coupable. Ce sont, toutefois, les témoins et l'accusateur qui doivent commencer l'exécution ; ils n'ont ni bourreaux, ni licteurs, afin ne n'être pas souillés par le voisinage de tels hommes. Parfois, cependant, on permet au condamné de se faire mourir lui-même. En ce cas, après avoir été exhorté à faire une bonne mort, le coupable s'entoure de sacs de poudre et y met lui-même le feu. La Cité tout entière se lamente et prie Dieu de s'apaiser ; car les Solariens regardent comme une marque de sa colère l'obligation où ils se trouvent de retrancher un membre gangrené de la République. D'ailleurs, la sentence ne s'exécute que lorsque, par des raisonnements convaincants ils ont persuadé au coupable qu'il est nécessaire qu'il meure, et qu'ils l'ont amené au point de désirer lui-même l'exécution de sa sentence. Mais si un crime est commis, soit contre la liberté de la République, soit contre Dieu ou contre les magistrats suprêmes, l'auteur en est puni sur-le-champ et sans rémission. D'après la religion, on conduit celui qui doit mourir devant le peuple, et là, on le force à dire les raisons qui pourraient le disculper et à dénoncer les crimes inconnus de ceux qui selon lui méritent la même peine. Il doit accuser aussi les magistrats qui, d'après sa conscience, devraient également périr au milieu des supplices. Si ses raisons

sont trouvées bonnes, on se contente de l'exiler, et la Cité offre à Dieu des prières et des expiations. Ceux qui ont été dénoncés par le coupable ne sont cependant pas inquiétés, mais seulement réprimandés. Les fautes commises par faiblesse ou par ignorance ne sont punies que par une réprimande et par l'obligation dans laquelle on met le coupable de s'habituer à la modération, ou de s'appliquer à la science ou à l'industrie qu'il a négligée. Les Solariens se conduisent les uns envers les autres de telle sorte, qu'on les dirait les membres d'un même corps. Il faut encore que tu saches que si quelqu'un va s'accuser lui-même d'une faute secrète, en en demandant la punition à son magistrat, celui-ci commue la peine qu'on aurait infligée au coupable, s'il n'eût pas fait l'aveu de sa faute. On est toujours en garde pour que personne ne succombe sous une accusation calomnieuse ; au reste, le calomniateur est puni par la loi du talion, c'est-à-dire, qu'il subit la peine qui eût été prononcée contre le calomnié. Comme les Solariens ne sont jamais seuls, mais toujours réunis par groupes, il faut cinq témoins pour qu'une accusation soit valable. À défaut de témoins on renvoie l'accusé sur son serment d'innocence, en l'avertissant toutefois. Si la même accusation est portée une seconde et une troisième fois contre le même individu, il suffit de deux ou trois témoins pour qu'il soit condamné à une peine double. Leurs lois peu nombreuses, courtes et claires sont écrites sur des tables d'airain suspendues aux portes et aux colonnes du temple. Les définitions de l'essence des choses sont inscrites sur chaque colonne, en style métaphysique très concis; c'est-à-dire, ce que c'est que Dieu, les anges, le monde, les étoiles, l'homme, le destin, la vertu, etc.; tout cela est expliqué très savamment. On voit là la définition exacte de chaque vertu. Les juges ont un siège au-dessous de la colonne où se trouve la définition de la vertu dont ils sont les magistrats, et lorsqu'ils doivent porter une sentence, il s'y asseyent et disent à l'accusé : Mon fils, tu as péché contre cette définition sacrée de la bienfaisance, de la magnanimité, etc. Lis.... » Puis, après avoir entendu l'accusé, ils le condamnent à la peine qu'il a encourue selon qu'il a manqué à la bienfaisance, à la dignité, à l'humilité, à la reconnaissance, etc. Ces condamnations sont des préservatifs pour l'avenir, et plutôt des signes d'amitié paternelle que des corrections.

L'HOSPITALIER.

Il est temps que tu me parles des prêtres, des sacrifices, de la religion et de la croyance de ce peuple.

LE GÉNOIS.

Le *Soleil* lui-même est le grand prêtre des Solariens. Au dessous de lui tous les principaux magistrats sont revêtus du sacerdoce. Leur emploi est de purifier les consciences de toute faute. Tous les Solariens déclarent secrètement leurs péchés, aux magistrats par la confession, ainsi que cela se pratique parmi nous. Grâce à cet usage, les magistrats purgent les âmes et savent quels sont les péchés

qui se multiplient dans le peuple. Ces magistrats sacrés confessent eux-mêmes aux triumvirs leurs propres fautes et celles des autres, avec circonspection, sans nommer personne, surtout pour les fautes les plus graves et pour celles qui peuvent porter atteinte à la prospérité de la République. Les triumvirs confessent également leurs péchés et ceux des autres au *Soleil*, qui, connaissant ainsi toutes les fautes qui se commettent le plus fréquemment dans la Cité, s'efforce d'y remédier. Il offre en expiation des prières et des sacrifices à Dieu, et, lorsqu'il le juge nécessaire, monté sur l'autel, il déclare en présence du Seigneur, publiquement, mais toujours sans nommer personne, les péchés de toute la Cité. Puis il absout le peuple en l'exhortant à ne pas retomber dans les mêmes fautes, enfin, confessant lui-même à haute voix ses propres péchés, il offre un sacrifice à Dieu, pour qu'il pardonne à la Cité, qu'il l'instruise et la protège. Une fois l'an les chefs de chaque ville sujette aux Solariens viennent faire au *Soleil* la confession des peuples qu'ils gouvernent, afin qu'il n'ignore pas les maux des provinces et qu'il puisse y remédier par tous les secours temporels et spirituels. Le sacrifice se fait de la manière suivante : le *Soleil* demande au peuple quel est celui qui veut s'offrir en sacrifice à Dieu pour ses frères ; le plus saint s'offre de lui-même. Alors, après certaines prières et cérémonies, on le place sur une table carrée, ayant à chacun de ses angles une corde qui descend d'une poulie fixée dans le petit dôme. On demande au Dieu des miséricordes qu'il daigne accepter ce sacrifice humain volontaire. Les Solariens n'offrent pas, ainsi que le faisaient les Gentils, de sacrifices d'animaux, parce qu'ils sont involontaires. À l'instant fixé pour le sacrifice, le *Soleil* donne l'ordre de tirer les cordes et l'holocauste est élevé jusqu'au centre de la petite coupole. Là, il se livre à de ferventes prières. Les prêtres, qui ont leurs cellules autour de cette coupole, lui donnent des aliments par une des fenêtres, mais en très petite quantité, jusqu'à ce que l'expiation soit complète. Le pénitent, après vingt ou trente jours de prières et de jeûne volontaire, lorsque la colère de Dieu semble s'être apaisée, devient prêtre, ou bien (mais fort rarement) il revient parmi ses concitoyens, en descendant par l'extérieur du temple, où sont les cellules sacerdotales. Il est traité avec beaucoup de respect et d'estime durant le reste de ses jours, pour s'être ainsi dévoué jusqu'à offrir sa vie à Dieu ; mais Dieu ne veut la mort de personne en sacrifice.

Vingt-quatre prêtres habitent dans les dépendances du temple ; ils chantent des psaumes quatre fois par jour, à midi, à minuit, le matin et le soir. Ils sont aussi chargés d'observer les étoiles, de remarquer leurs mouvements avec l'astrolabe, d'étudier leur influence sur les choses humaines et leurs différents effets ; aussi savent-ils toujours quels changements sont arrivés ou arriveront dans les diverses parties du monde, ainsi que l'époque précise à laquelle ces changements doivent avoir lieu ; ils envoient des explorateurs vérifier le résultat de leurs observations, afin qu'apprenant en quoi ils ont rencontré juste ou se sont trompés, ils puissent rectifier leurs calculs par l'expérience. Ce sont ces prêtres

qui fixent le moment des unions sexuelles, des semailles, des moissons et des vendanges ; ils sont enfin les interprètes, les intercesseurs, les liens entre les hommes et Dieu. Le *Soleil* est ordinairement choisi parmi eux : ils écrivent dans la solitude des choses admirables et approfondissent les sciences ; ils ne se montrent qu'à l'heure des repas, et ne s'unissent charnellement aux femmes qu'autant que leur santé l'exige. Le *Soleil* va les visiter tous les jours et s'entretient avec eux sur ce qu'ils ont découvert de nouveau pour le bien de la Cité, et pour toutes les nations du monde.

Un Solarien est continuellement en prières devant l'autel dans l'intérieur du temple, Il est remplacé toutes les heures, comme cela se pratique chez nous pour la solennelle oraison de quarante heures. Cette manière de prier s'appelle chez eux : le sacrifice perpétuel. Après les repas on chante des hymnes de louanges à Dieu ; ensuite ils se plaisent à célébrer les belles actions des héros chrétiens, hébreux, païens, de quelque nation que ce soit, car on ne connaît pas l'envie dans cette heureuse cité. Ils chantent également des hymnes sur l'amour, sur la sagesse et en général en l'honneur de chaque vertu, sous la direction du magistrat qui en est le représentant. Puis chacun choisit une femme et ils forment ensemble des danses honnêtes et gracieuses sous les péristyles. Les femmes portent de longs cheveux, qu'elles rassemblent en un seul chignon sur le haut de la tête. Les hommes se rasent les cheveux, n'en gardant qu'une seule mèche vers le milieu du crâne. Ils sont ordinairement coiffés d'un petit bonnet avec un capuchon de forme ronde, et n'excédant presque pas la grandeur de la tête. Ils portent, dans les champs, un chapeau, chez eux un berret blanc, rouge ou d'autre couleur, selon leur métier ou leur emploi. Les bonnets des magistrats sont plus grands et plus ornés.

Les Solariens ont quatre fêtes solennelles, qui sont célébrées quand le soleil entre dans le Cancer, la Balance, le Capricorne et le Bélier. Ils représentent alors des espèces de drame fort beau et fort ingénieux.

Chaque nouvelle et chaque pleine lune est également pour eux un jour de fête, ainsi que l'anniversaire de la fondation de la Cité et celui de chacune de leurs victoires, etc. Ces jours-là les femmes chantent des chœurs, les trompettes et les tambours font retentir l'air de leurs sons, on tire le canon, etc. Les poètes célèbrent les grands généraux et leurs exploits, mais sans éloges mensongers, sous peine d'être sévèrement punis, car les Solariens regardent comme indigne d'être poète celui qui a recours au mensonge. Cet abus leur semble très pernicieux, par la raison qu'il prive souvent les hommes vertueux des louanges qu'ils méritent, pour les accorder à des gens vicieux, auxquels on les donne par flatterie, par ambition ou par cupidité. On n'élève de statue à personne avant sa mort. On inscrit cependant au livre des héros les noms de ceux qui ont fait des

découvertes utiles, ou qui ont rendu de grands services à la République, soit dans la Cité même, soit à l'armée.

Par crainte de la peste et de l'idolâtrie on n'enterre pas les corps, on les brûle, parce que le feu est un élément noble et animé qui retourne au soleil dont il est descendu. On conserve cependant les statues et les portraits des grands hommes, afin, comme je te l'ai dit, de les exposer aux regards des belles femmes que la République destine à la génération. Les prières se font les yeux tournés vers les quatre points de l'horizon ; le matin, vers l'orient, puis vers l'occident, ensuite vers le midi, et enfin vers le septentrion. Le soir, au contraire, vers l'occident d'abord, puis vers l'orient, le septentrion et le midi. Ils répètent toujours la même prière, dans laquelle ils demandent un corps et un esprit sains et la vie éternelle pour eux et pour toutes les nations, y compris les Gentils. Ils terminent en priant Dieu de leur accorder ce qu'il pense devoir leur être favorable. La prière publique est plus longue. L'autel circulaire est traversé par quatre passages coupés à angles droits. Le *Soleil* entre à quatre reprises par chacun de ces passages, en priant, les yeux tournés vers le ciel. Les Solariens regardent cette cérémonie comme un grand mystère. Les vêtements pontificaux sont d'une beauté merveilleuse et symboliques, ainsi que l'étaient ceux d'Aaron.

Le temps est divisé d'après le cours du soleil, et non d'après celui des astres. Ils ont adopté les mois lunaires et les années solaires. Or ces deux manières de compter ne peuvent s'accorder que tous les dix-neuf ans, quand la tête du dragon a terminé son cours. C'est pourquoi ils ont fait une nouvelle astronomie. Ils louent Ptolomé, admirent Copernic, quoiqu'ils placent Aristarque et Philolaus avant lui. Ils s'occupent beaucoup d'astronomie, car cette science est nécessaire pour apprendre à connaître la construction et le mécanisme de l'univers, s'il doit périr ou non, et dans le premier cas, quand aura lieu cette catastrophe. Ils croient fermement à la prophétie de Jésus-Christ touchant les signes que donneront le soleil, la lune et les étoiles à la fin du monde ; beaucoup de fous n'y croient pas chez nous, ce qui fera qu'ils seront surpris par ce dernier jour, comme un voleur pendant la nuit. Les Solariens attendent donc la rénovation du monde, et peut-être aussi sa destruction. Ils disent qu'il est fort difficile de décider si le monde a été créé de rien, ou des débris d'autres mondes, ou tiré du chaos ; mais ils ajoutent qu'il est vraisemblable, ou plutôt certain qu'il n'exista pas de toute éternité. C'est pour cette raison et pour beaucoup d'autres qu'ils méprisent Aristote, qu'ils ne regardent pas comme un philosophe, mais tout simplement comme un logicien. Les anomalies des mouvements célestes leur fournissent plusieurs raisonnements contre l'éternité de l'univers. Sans les adorer, ils honorent le soleil et les étoiles, comme des êtres vivants et comme les statues, les temples, les autels animés de Dieu. Ils vénèrent le soleil par-dessus tous les autres astres, et ne rendent le culte de *Latrie* à aucune créature, mais à Dieu seul, redoutant la peine du talion, qui les ferait tomber dans la misère et la tyrannie

s'ils adoraient les créatures. Ils reconnaissent et contemplant Dieu sous la figure du soleil, qu'ils appellent son image, sa face et sa statue vivante, source par laquelle il déverse sur nous la lumière, la chaleur, la vie, la fécondité, en un mot, tous les biens. C'est pourquoi leur autel représente le soleil, et les prêtres adorent Dieu dans le soleil et dans les étoiles, qui sont ses autels, et dans le ciel, comme dans son temple. Ils implorent les anges qui vivent dans les étoiles, leurs habitations vivantes, comme des intercesseurs auprès de Dieu qui fait surtout éclater ses splendeurs dans le ciel et dans le soleil, son trophée et sa statueⁱⁱⁱ.

Voici quelques unes de leurs doctrines :

Les choses inférieures procèdent de deux principes, l'un mâle, l'autre femelle, le soleil et la terre, suivant eux ; l'air est la portion impure du ciel ; le feu vient du soleil ; la mer est la sueur de la terre ou la partie aqueuse produite par la combustion et la fusion des matières qu'elle renferme dans son sein ; elle est aussi le lien qui unit l'air à la terre, comme le sang est celui des esprits animaux et du corps. Le monde est un animal immense dans le sein duquel nous vivons comme vivent les vers dans notre corps. Nous ne devrions donc pas dépendre des étoiles, du soleil et de la terre, mais de Dieu seul ; car nous sommes nés et nous vivons par hasard, au milieu d'eux qui n'ont d'autre destinée que leur accroissement, tandis que Dieu, dont ils ne sont que les instruments, nous a créés pour une grande fin, dans sa prescience et sa sagesse. Ainsi, nous ne devons de reconnaissance qu'à lui comme à un père, et il nous faut reconnaître que tout vient de lui seul. L'immortalité des âmes n'est pas douteuse ; elles iront après cette vie s'unir aux bons ou aux mauvais esprits, selon qu'elles auront ressemblé ici-bas aux uns ou aux autres ; car les semblables tendent toujours à se réunir. Les Solariens sont à peu près du même avis que nous sur les lieux des peines et des récompenses ; ils sont dans le doute s'il existe d'autres mondes que le nôtre, mais ils pensent que c'est une folie d'affirmer qu'il n'y a rien au-delà de notre globe, car, disent-ils, il n'y a de néant ni dans le monde, ni hors du monde ; Dieu, être infini, est incompatible avec le néant.

Ils admettent deux principes métaphysiques : *l'Être*, c'est-à-dire Dieu, (car Dieu est le premier de tous les êtres) et le néant, qui est l'absence d'existence et la condition *sine qua non* de toute chose physique ; car ce qui est déjà ne peut être fait, donc ce qui se crée n'existait pas. La propension au non-être produit le péché qui, par conséquent, n'a pas une cause efficiente, mais bien une cause déficiente. Par cause déficiente, ils entendent le défaut de puissance, de science ou de volonté ; le péché n'existe réellement que par le défaut de volonté, car celui qui a la connaissance et le pouvoir de bien faire doit en avoir la volonté, Or, la volonté naît de la puissance et de la science, mais ne peut les produire. Ce qui est étonnant, c'est qu'ils adorent Dieu dans la trinité, comme nous. Ils disent que Dieu est la souveraine puissance, de laquelle procède la souveraine science, qui

est également Dieu, et que de toutes deux procède l'amour, qui est puissance et science tout ensemble ; car il ne peut se faire que ce qui procède ne participe pas de la nature de ce dont il procède. Toutefois, comme ils n'ont pas eu la révélation ainsi que nous, ils ne reconnaissent pas ces trois personnes distinctes, mais ils savent qu'il y a en Dieu émanation et relation de lui-même à lui-même. Ainsi, tous les êtres, en tant qu'ils sont, tirent leur essence métaphysique de la puissance, de la science et de l'amour ; de l'impuissance, de l'ignorance et du *non-amour*, en tant qu'ils ne sont pas. Or, ils pensent être *méritants* en possédant ces trois qualités (la puissance, etc.), et *déméritants*, même sans le vouloir, par l'absence de toutes les trois ou de la troisième seulement ; car toute nature finie pèche par impuissance ou par ignorance chaque fois qu'elle produit quelque erreur dans la création. Au reste, toutes ces choses sont prévues et ordonnées par Dieu, ennemi du néant et être puissant, savant et aimant par excellence ; c'est pourquoi nul être ne peut pécher en Dieu et que hors de Dieu, tout être pèche. Mais nous ne pouvons sortir de Dieu que par rapport à nous et non par rapport à lui, car c'est un être efficient par essence, et nous sommes déficients. Ainsi, le péché est un acte de Dieu, en tant qu'il existe et qu'il est efficient, mais en tant qu'il tient du non-être et de la *déficiencia* (et c'est en cela que consiste la nature du péché), il est en nous et vient de nous qui, par le désordre, tendons au non-être.

L'HOSPITALIER.

Dieu! que de subtilité!

LE GÉNOIS.

Si j'en avais le temps et si ma mémoire me servait mieux, je te dirais des choses plus étonnantes encore, mais si je ne me hâte, je manque le départ de mon vaisseau.

L'HOSPITALIER.

Eh bien ! plus qu'un seul renseignement sur la religion : que pensent-ils du péché d'Adam ?

LE GÉNOIS.

Ils conviennent qu'une grande corruption est répandue dans le monde, et que les hommes ne sont pas gouvernés selon les véritables lois qui devraient exister ; que les bons sont tourmentés, insultés et dominés par les méchants. Mais ils n'admettent pas le prétendu bonheur de ces derniers, car, disent-ils, ce n'est pas être heureux que d'être obligé de s'annihiler sans cesse, afin de paraître autre que ce qu'on est véritablement, comme le font tant de faux rois, de faux sages, de

faux héros et de faux saints, qui, pour soutenir la position qu'ils se sont faite, renoncent continuellement à leur individualité. Ils concluent de cet état de choses qu'une grande perturbation a dû avoir lieu parmi les hommes par un accident inconnu. D'abord, ils inclinèrent à penser, avec Platon, qu'autrefois les astres faisaient leur révolutions, de ce que nous appelons aujourd'hui occident, à ce point du ciel que nous nommons Orient, puis que leur cours avait changé. Ils pensèrent aussi qu'il était possible que Dieu permît qu'une divinité inférieure réglât les choses d'ici-bas ; mais ils repoussèrent ensuite cette assertion comme erronée. Ils regardent comme plus absurde encore l'opinion de ceux qui prétendent que Saturne, ayant régné d'abord selon la vraie sagesse, Jupiter altéra ce premier règne, et ainsi de suite des autres planètes, bien qu'ils croient que les âges du monde sont réglés par la série des planètes, et que les choses varient infiniment tous les mille ou seize cents ans, par les mutations des apsides.

Ils pensent que notre âge est soumis à l'influence de Mercure, quoiqu'il soit contrarié par de grandes conjonctions, et que le retour des anomalies ait une puissance fatale. Ils envient les chrétiens qui se contentent d'attribuer au seul péché d'Adam une aussi grande perturbation, et ils disent que les peines des fautes paternelles doivent retomber sur les enfants, mais non les fautes elles-mêmes. Ils affirment aussi que les péchés des fils remontent à leurs pères, qui n'ont pas suivi les lois de la génération ou ont négligé leur éducation et leur instruction ; c'est pourquoi ils donnent tous leurs soins à ce que la génération et l'éducation des enfants soient bonnes, car leur opinion est aussi que les fautes des pères et des fils retombent sur la République qui ne veille pas à l'accomplissement de ce double devoir. C'est par suite de leur négligence à cet égard que les nations sont plongées dans les malheurs de tous genres. Ce qu'il y a de pis, c'est que les nations appellent paix et bonheur cet état misérable, parce qu'elles ne connaissent pas le vrai bien et qu'elles s'imaginent que le hasard seul régit le monde. Mais celui qui, comme le font les Solariens, étudie la construction du monde et l'anatomie de l'homme (ce qu'on fait chez eux sur les cadavres des suppliciés), ainsi que la structure des plantes et des animaux, est forcé de reconnaître hautement la sagesse et la providence de Dieu. L'homme doit s'appliquer tout entier à suivre la religion et à adorer son Créateur. Or, il ne peut le faire que difficilement, s'il ne cherche et ne reconnaît pas Dieu dans ses œuvres, en observant ses lois et en pratiquant la philosophie qui lui dit : Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fissent. Nous, qui exigeons de nos enfants et de notre prochain qu'ils nous honorent et nous rendent le peu de bien que nous leur faisons, ne devons-nous pas avoir plus de respect encore et de reconnaissance envers Dieu, qui nous a tout donné, qui nous a fait ce que nous sommes et en qui nous vivons toujours. Gloire à lui dans tous les siècles !

L'HOSPITALIER.

Ce que tu me dis de ces gens-là, qui ne connaissant que la loi naturelle, ont presque deviné le christianisme (qui du reste n'a rien ajouté à la loi naturelle, si ce n'est les sacrements, qui nous aident à l'observer), me fournit un argument très solide en faveur de la religion chrétienne, qui est la plus vraie de toutes et qui régnera un jour sur le monde entier, lorsque les abus qui l'altèrent auront disparu, ainsi que l'enseignent et l'espèrent les plus illustres théologiens. Ils disent aussi que c'est dans le but de réunir toutes les nations sous une même toit, que Dieu a permis que les Espagnols découvrirent le Nouveau Monde. (Je dis les Espagnols, quoique ce soit notre Génois Colomb, le plus grand des héros, qui en ait fait le premier la découverte.) Les philosophes de la Cité du Soleil seront donc les hommes choisis par Dieu pour rendre témoignage à la vérité. Au reste, je conclus de tout cela que nous marchons en aveugles, et que nous ne sommes que les instruments de Dieu. Quelques hommes s'élancent à la découverte de nouveaux continents, guidés par l'appât des richesses, mais Dieu les y pousse dans un but bien plus élevé. Le soleil tend à brûler la terre et non à produire des plantes, des hommes, etc. Mais Dieu se sert de la lutte du soleil et de la terre pour produire les êtres. Louange et gloire à Dieu !

LE GÉNOIS.

Eh ! que dirais-tu, si tu savais tout ce qu'ils ont appris par l'astrologie et par la lecture de nos prophètes ? Ils disent que notre siècle à lui seul a produit plus de choses extraordinaires en cent ans, que le monde entier en quatre mille ans, et qu'il a été publié plus de livres en ce siècle qu'il n'en avait paru en cinq mille ans. Ils admirent les inventions de l'imprimerie, de la poudre et de la boussole, signes évidents et instruments de la réunion du monde entier au même bercail. Ces merveilleuses inventions ont été faites, ajoutent-ils, sous l'influence de la Lune et de Mars, tandis qu'une grande conjonction avait lieu dans le triangle du Cancer ^{iv}. Cette influence nous donne une nouvelle navigation, de nouvelles armes et des royaumes nouveaux. Tandis que de grandes conjonctions avaient lieu dans le triangle du Cancer, dans l'apside de Mercure, qui parcourait le signe du Scorpion, ces inventions ont été faites sous l'influence de la Lune et de Mars, qui sont tout puissants dans ce triangle pour inaugurer de nouvelles navigations, de nouveaux règnes et de nouvelles armes. Mais aussitôt que l'apside de Saturne entrera dans le Capricorne, celle de Mercure dans le Sagittaire, celle de Mars dans la Vierge, après les premières grandes conjonctions et l'apparition d'une nouvelle étoile dans la monarchie cassiopienne, les lois et les arts seront renouvelés, il y aura de nouveaux prophètes et le christianisme triomphera. Mais il faudra renverser et arracher avant que de bâtir et de planter. Adieu ! Laisse-moi partir, car mes affaires m'attendent. Je veux te dire encore qu'ils ont trouvé le moyen de s'élever dans les airs ; c'est le seul art qui leur manquât ; ils espèrent

trouver bientôt des lunettes à l'aide desquelles ils découvriront des astres inconnus, et des cornets acoustiques qui leurs permettront d'entendre les harmonies des cieux.

L'HOSPITALIER.

Hem ? ah ! ah ! ah !.. tout cela me plaît beaucoup, certainement, mais comment le Cancer, qui est le signe femelle de la Lune et de Vénus, peut-il influencer dans l'air qui est aqueux ?

LE GÉNOIS.

Ils disent que, par cela même que ce signe est femelle, il apporte la fécondité dans le ciel, et que de là vient que les forces les moins grandes dominant aujourd'hui. La preuve en est que le règne des femmes a prévalu dans notre siècle. De nouvelles amazones ont paru entre la Nubie et le Monomotapa, et en Europe, nous avons vu régner : Roxelane en Turquie, Bonne en Pologne, Marie en Hongrie, Élisabeth en Angleterre, Catherine en France, Blanche en Toscane, Marguerite en Belgique, Marie en Écosse, Isabelle (qui aida à la découverte du Nouveau Monde) en Espagne. Aussi un grand poète de notre temps commence son poème en célébrant les femmes :

Je chante les dames, les chevaliers, les armes et les amours, etc...^v.

Les poètes maudits et hérétiques pullulent par l'influence de Vénus et de la Lune, ils ne parlent plus que de courtisanes et d'amours honteux ; les hommes se transforment en femmes et d'une voix flûtée s'appellent : *votre seigneurie*. En Afrique, où règne l'influence du Cancer et du Scorpion, outre les amazones, on voit à Fez et dans le Maroc des lupanars publics d'hommes et une foule d'autres choses infâmes. Or, le triomphe du Cancer (parce qu'il est au tropique, à l'apogée de Jupiter, du Soleil et de Mars) par la Lune, Mars et Vénus a annoncé la découverte du nouvel hémisphère, la possibilité de faire le tour du globe et le gouvernement des femmes ; et par Mercure et Mars, la découverte de l'imprimerie et de l'arquebuse, sans compter qu'il annonce encore le renouvellement de toutes les lois ; car dans le Nouveau Monde, dans tout le littoral de l'Afrique et de l'Asie méridionale, le christianisme s'est établi par la force de Jupiter et du Soleil, qui influent sur les choses divines et humaines.

Cependant, en Afrique, les Sétis furent indiqués par la Lune et par Mars. En Perse, la secte d'Ali fut inaugurée par le Sofi, sous Vénus et Jupiter, qui amenèrent en même temps le renouvellement du gouvernement. Mais en Allemagne, en France et en Angleterre, et dans tout le nord de l'Europe, l'hérésie se propage et favorise la corruption sous l'influence de Mars, de Vénus et de la Lune, qui ont la toute puissance dans ces pays et font violence au libre arbitre de

l'homme. L'Espagne et l'Italie, grâce à l'influence du Sagittaire et du Lion, qui sont leurs signes, sont restées fermes dans la religion chrétienne et dans la pureté de leurs mœurs. Ensuite par la Lune et par Mercure, et par l'apside du Soleil, les Solariens ont de nouveaux arts, car les astres peuvent enseigner le moyen de se diriger dans les airs.

Combien de choses m'ont appris ces sages sur les changements des apsides, et des excentricités et des obliquités, et des équinoxes et des solstices et des pôles, et sur la confusion des signes célestes, qui agissent dans les espaces immenses de la machine du monde, et sur les relations mystiques entre les choses de la terre et celles qui sont au-delà de notre globe, et sur les révolutions qui adviendront après la grande conjonction du Bélier et de la Balance, signes équinoxiaux du rétablissement des anomalies. Mais je te prie de ne pas me retenir plus longtemps. Il me reste beaucoup de choses à faire, et tu sais combien je dois me hâter. Une autre fois je t'en dirai davantage.

J'ajouterai encore cependant qu'ils croient au libre arbitre de l'homme et qu'ils disent que si quarante heures d'horribles tortures n'ont pu forcer certain philosophe, qu'ils regardent comme très grand^{vi}, à dire une seule parole sur ce qu'on voulait lui faire avouer, par cela seul qu'il avait résolu de se taire, à plus forte raison, les étoiles ne sauraient nous faire agir contre notre volonté, puisqu'étant plus éloignées de nous que les choses de la terre, elles influent moins fortement sur nous. Mais, comme les étoiles opèrent insensiblement une certaine modification dans les sens, les hommes, qui sont plutôt soumis aux sens qu'à la raison divine, sont subjugués par les étoiles. La même constellation qui fit exhaler des vapeurs fétides des cadavres des hérétiques, a dans le même temps fait exhaler de suaves odeurs de vertu des fondateurs des ordres des jésuites, des minimes et des capucins, et a vu la religion du Christ s'étendre dans le Mexique, grâce à Fernand Cortès.

J'achèverai de te dire une autre fois tout ce qui doit arriver prochainement dans le monde. L'hérésie a été classée parmi les œuvres des sens par saint Paul, et les étoiles dans les choses sensuelles nous portent à l'hérésie ; mais dans les choses rationnelles elles nous portent à la vraie et sainte loi rationnelle, loi de la raison première du Verbe de Dieu, digne d'être loué toujours.

L'HOSPITALIER.

Attends, une minute encore !

LE GÉNOIS.

Je ne puis, je ne puis !

FIN DE LA CITÉ DU SOLEIL.

ⁱ Suit un morceau sur l'astrologie tout à fait inintelligible.

ⁱⁱ Gaïeta, philosophe de Cosenza.

ⁱⁱⁱ Suit un passage d'astrologie très obscur.

^{iv} Ceci et tout ce qui suit est l'expression de la croyance de Campanella à l'astrologie.

^v L'Arioste.

^{vi} Allusion à lui-même.

[Retour](#)

Documentation en ligne

- Biographie de Campanella
 - > [Le site de la bnf](#)
 - > L'exposition virtuelle « [Utopie](#) »
- *Le mystère Campanella*, par Jean Delumeau
 - > Émission radiophonique et vidéo : [Canal Académie](#)
- Paul Lafargue
 - Campanella - Étude critique sur sa vie et sur la Cité du Soleil*
 - > le texte sur le site : <http://www.marxists.org/>

Variantes orthographiques

« Très » non suivi d'un trait d'union comme c'était l'usage au XIXème siècle : très-bien, très-utiles etc. ;

Noms d'ordres religieux avec la majuscule. La minuscule pour le nom des membres de ces ordres. (Orthographe variable dans l'édition).

Pythagoricien pour *pithagoricien* ; Abélard pour *Abeilard* ; Albert le Grand pour *Albert-le-Grand* ;

« Cité du Soleil » avec majuscules, *Cité* et *République* avec une majuscule lorsqu'il s'agit de l'île ; Conseil avec une majuscule lorsqu'il s'agit de l'institution politique.

Nouveau Monde pour *Nouveau-Monde* ; Moyen Âge pour *moyen-âge* ;